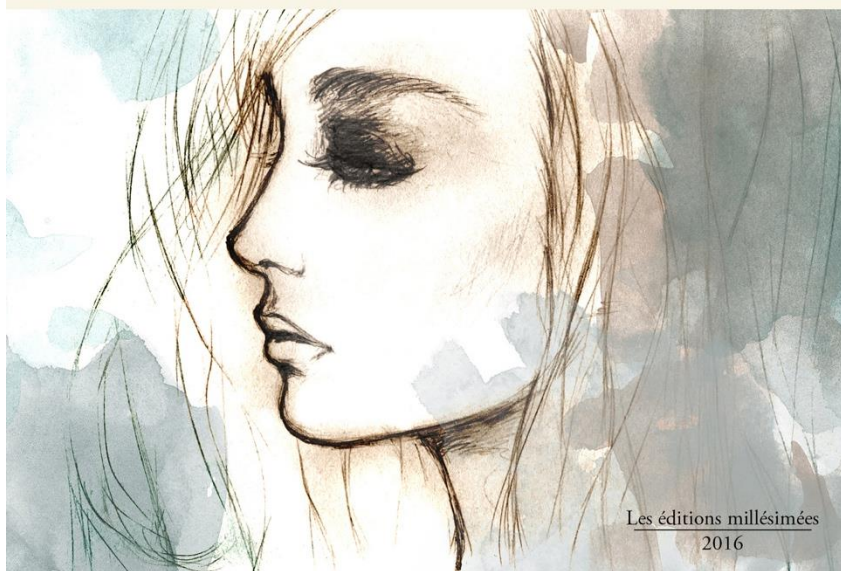


*Emmanuel Bodin*

# Tout reste à faire

Roman



Les éditions millésimées  
2016

Emmanuel Bodin

# Tout reste à faire

*Roman*

ISBN : 979-10-93574-09-7

4<sup>ème</sup> édition

© **Emmanuel Bodin**, 2014 - 2016

[www.editionsmillesimees.fr](http://www.editionsmillesimees.fr)

[contact@editionsmillesimees.fr](mailto:contact@editionsmillesimees.fr)

Illustration : MaddyZ / Shutterstock

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

*« Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti l'amour. »*

François de La Rochefoucauld

Et j'ajoute que c'est aussi valable pour les hommes.

## 1. PRÉSENTATION

Déjà un peu plus de quatre ans que je n'avais pas mis les pieds en France. Je revenais à Paris pour travailler. Désormais, j'allais exercer un emploi que j'ai choisi et non pas un job d'été comme lors de ma première venue. Cette fois-ci, je débarquais pour avancer dans la vie, m'installer et me stabiliser, une bonne fois pour toutes.

La première fois, j'étais venue pour vendre des sacs à main aux Galeries Lafayette, durant trois mois. Surtout, je pouvais pratiquer le français, afin de perfectionner ma connaissance de la langue. Il s'y était aussi passé quelque chose que je n'avais pas prévu : le fatum m'avait fixé un rendez-vous avec l'amour ; une relation d'été que je n'avais pas su faire évoluer correctement. Je ne pourrais dire ce qui m'avait plu particulièrement chez cet homme, pourtant, il avait réussi à pénétrer mon âme. Quatre années après, je pensais toujours à lui. Bien qu'après le retour dans mon pays d'origine nous avions maintenu une correspondance, au bout de quelques mois tout s'était effiloché. J'étais tombée subitement amoureuse d'un autre garçon et lui avait rencontré une nouvelle femme, las de m'avoir attendue en vain.

Il ignorait tout de mon retour à Paris et de l'emploi de traductrice que je venais de décrocher. Il s'agissait d'un contrat de deux ans. J'hésitais à le contacter, car j'avais peur de le revoir. Peur de me retrouver éperdue d'amour, tout en le sachant indisponible.

Les deux mois et demi que nous avons vécu ensemble lors de notre été demeureraient toujours présents dans mon esprit. J'étais consciente que nous n'avions pas eu le temps de construire correctement notre relation. Une demi-saison défile beaucoup trop vite, surtout sans partager quotidiennement la présence de l'autre. À deux reprises, il m'avait demandé si je voulais venir m'installer à son domicile pour le reste de mon séjour, afin que j'économisasse mon argent. Néanmoins, j'appréhendais de perdre ma liberté. Comme il vivait son célibat depuis très peu de temps, j'avais redouté de me transformer, à son avantage, en une sorte de voie de secours. Et s'il m'avait mise à la rue après une dispute, où serais-je allée ensuite, après avoir dû abandonner pour lui le foyer de jeunes travailleurs dans lequel je logeais ?

J'avais habité exactement la même adresse que pour mon retour, dans le quartier de Montparnasse, où je n'ai pu résider que jusqu'à la fin juin. Par la suite, il m'a fallu libérer le logement, afin de laisser la place à une autre étrangère venant visiter le pays pendant l'été.

Paris, j'en étais vraiment tombée amoureuse, comme un coup de foudre qui vous paralyse en un regard. Une découverte qui m'a conduite vers d'autres... Probablement que l'envoûtement n'était pas uniquement dû au charme de cette métropole. Peut-être avais-je succombé à l'enchantement de la France, tout simplement ? Adolescente, je rêvassais à l'idée de fouler son sol. J'avais été comblée. Le rêve s'était accompli. Même si je n'avais visité que Paris, son écho m'avait dépeint une atmosphère si différente de ma ville natale en Russie ! J'avais été submergée par un fort sentiment de liberté, comme un vent de folie passager, une indépendance enivrante, une émotion que je n'avais jamais éprouvée auparavant. Cette impression avait été à la fois étrange et agréable. Je m'étais sentie si bien sur ce sol français, affranchie

de toute contrainte ; des ailes avaient comme poussé dans mon dos. Et pourtant, le temps avait défilé si vite... sans que je perçusse le sablier qui distillait les journées plus rapidement que je ne l'eusse voulu. J'avais pleuré de joie en arrivant, j'ai pleuré de tristesse en repartant. Après ce séjour, une transformation s'était opérée en moi : je ne m'étais plus senti la même femme. Quelque chose de nouveau avait germé et qui allait me marquer pour les années à venir. J'étais venue seule. Je suis rentrée le cœur rempli de souvenirs tous plus différents les uns des autres et de pensées chaleureuses ; la mémoire pleine d'émotions qui subsisteraient. En trois mois, mon existence avait été mouvementée, imprégnée pour toujours. D'une certaine façon, j'étais transformée. J'avais évolué pour m'approcher un peu plus de la maturité, afin de devenir une adulte. Cependant, il restait encore beaucoup de travail sur moi-même à accomplir et de choses à apprendre. La vie, j'allais le constater par la suite, s'en chargerait rapidement.

Maintenant que je suis revenue dans ce pays, je souhaite en profiter pour partir à la découverte des autres villes. Par exemple, je rêve de sentir la lavande en Provence, d'admirer les falaises d'Étretat, de tremper mes pieds dans l'Atlantique... En deux ans, je devrais bien trouver le temps de visiter ces régions et plus encore. Et bien sûr, il y avait eu autrefois ce garçon, Franck, auquel je n'ai pas arrêté de penser. Où te caches-tu ? Que fais-tu ? Ce genre de questionnements ne cessait de me tourmenter lors de mon retour. Sans sa présence, ma vie me semblait si incomplète !

Il paraît que lorsqu'on tombe amoureux, on ne s'en rend pas toujours compte dans l'immédiat. On croit n'avoir aucun sentiment alors que ceux-ci flottent en surface. Ils tournent autour de notre cœur. S'ils ne l'ont pas encore parfaitement intégré, c'est pour mieux nous laisser la possibilité d'accepter

ce fait ou de le rejeter. Aimer n'est pas quelque chose d'évident. C'est un don de soi, un abandon à l'autre. C'est un trouble qui transforme notre vie ; l'union de deux âmes vagabondes, auxquelles une étincelle a mis le feu, les propulsant dans un nouvel espace-temps isolé, inaccessible et incompréhensible du reste des hommes. C'est un univers entier qui n'appartient qu'à deux êtres qui se sont plu. Comment ne pas en être bouleversé ? C'est à la fois une folie que l'on recherche et que l'on fuit.

Lorsque j'avais fréquenté Franck, il était sans emploi. Photographe de formation, il n'arrivait pas à faire reconnaître son travail. Pourtant, j'avais trouvé qu'il possédait un regard intéressant. Désormais, il gagne beaucoup mieux sa vie, grâce au cinéma. Élie, un de ses meilleurs amis, s'était mis à réaliser des longs-métrages avec très peu d'argent. Il l'avait rencontré pendant ses études. Cette évolution était devenue rapidement une source de satisfaction, sa voie principale, un but déterminant pour lui. Sans qu'il s'y attendît, un film avait très bien marché, principalement à l'étranger. La France l'avait boudé. Pas le public, puisqu'il en ignorait l'existence ; disons plutôt « le circuit » commercial et formaté, sec et conformiste. Franck, heureux d'avoir reçu un peu d'argent en ayant aidé son camarade, avait tenté sa chance en tournant une fiction de la même manière. Le résultat s'était avéré bénéfique, bien au-delà de ses espoirs. J'affectionnais particulièrement ce changement dans sa vie. Parfois, il ne faut pas s'obstiner à persévérer dans une direction si celle-ci se révèle complètement obstruée et exclusive. En prenant un autre chemin, les choses peuvent s'arranger d'elles-mêmes et se présenter d'une façon plus agréable, en vous procurant des plaisirs insoupçonnés jusque là. Cette évolution correspond un peu à celle que j'ai vécue. En Russie, je voulais travailler comme interprète. Néanmoins, il est difficile de se faire remarquer si l'on ne devient pas la meilleure et surtout si l'on



n'a pas suivi les bonnes études permettant d'accéder plus aisément à cet emploi. J'aimais l'art sous toutes ses formes, alors je l'ai étudié pour moi-même. Seulement, quelles portes nous ouvrent les formations artistiques ? Je m'étais aperçue, un peu tard, qu'il fallait toutes les défoncer ! Mais comment les éventrer quand elles sont férocement blindées ? Sans une connaissance déjà infiltrée vous permettant de les crocheter aisément, il n'y a rien à espérer. Je m'étais plantée. Que me resterait-il à faire ensuite ? Des jobs alimentaires pour survivre tout le reste de ma vie ? Non, je ne pouvais accepter cette perspective. J'en ai exercé durant bien trop longtemps. Désormais, cet enfer se trouve derrière moi.

En revanche, avec Franck, nous nous étions rencontrés prématurément. C'est souvent ce qui se produit dans la vie : on croise une personne parfaitement compatible, soit trop tôt ou trop tard. Finalement, à cause de ce décalage temporel, on passe à côté d'un bonheur qui était à portée de main. On se questionne aussi sur l'avenir et l'on craint de tout abandonner. L'un comme dans l'autre cas, il ne nous reste plus qu'une solution : prendre la fuite !

Ce n'était en rien de sa faute ; il s'était senti prêt et m'avait désirée auprès de lui. Moi, je sortais de l'adolescence, avec une furieuse envie de découvrir la vie et m'amuser. Mais voilà, en rencontrant Franck, l'amour avait voulu frapper à ma porte. J'avais décidé de seulement l'entrouvrir pour voir à quoi ce phénomène pouvait bien ressembler. J'avais été éblouie et j'en avais vite été aveuglée. C'était trop tôt, c'était trop beau. J'ai empêché mes sentiments d'envahir mon cœur, car j'ai su qu'il n'y aurait aucune issue heureuse possible. Il me fallait, une fois l'été passé, rentrer chez moi pour terminer mes études. M'étais-je sentie aussi prête à me caser définitivement ? Certainement pas, puisque je m'étais demandé ce que pourraient m'apporter les lendemains. Il était tellement plus

simple de rester éloignée. Quatre ans après, mes relations sont parsemées d'échecs, de flirts en tout genre, d'aventures et de désillusions. À vouloir fuir cet amour qui s'était présenté à moi, je m'étais perdue en route. Au moment où je suis revenue, avec l'envie de stabilité, je le savais indisponible...

Franck est de près de dix ans mon aîné. Son âge ne m'avait pas dérangée. Au contraire, il m'avait plu immédiatement. Il était un peu réservé. Cependant, il avait quand même pris les devants pour me séduire. Son physique était assez commun : un grand brun avec une barbichette et sec comme un clou. Son tempérament avait joué en sa faveur et il avait réussi à me harponner. Sa simplicité, sa gentillesse, ses petites attentions et son humeur égale dont j'avais absolument besoin pour me sentir sereine avaient donc eu raison de moi. Je m'étais alors laissée porter par les flots de cette histoire. Au bout de quelques semaines, j'avais commencé à m'attacher à lui. En revanche, je n'arrivais pas à savoir ce qu'il désirait de son côté, ce qui avait occasionné sans doute un peu ma réserve. Il semblait encore amouraché de son ex. Pourtant, leur histoire ne s'était révélé rien d'autre qu'une courte aventure, en comparaison de notre relation naissante. De cette passade, Franck en était ressorti complètement anéanti. C'est notre rencontre qui lui avait redonné le moral. Il m'avait trouvée resplendissante comme un rayon de soleil qui venait illuminer toute la grisaille de sa vie. J'avais aimé toutes ces douceurs qu'il m'avait chuchotées, même si la peur m'avait retenue pour la même raison.

Après un petit différend très anodin, au travers duquel avait point une dose de jalousie, — certainement une conséquence de son attachement de plus en plus important — j'avais décidé de mettre de la distance entre nous. Il pensait que je lui étais acquise. Je n'affectionnais pas cette idée d'être liée définitivement à quelqu'un. Je n'étais pas venue en France avec l'objectif que l'on me passât une laisse autour du cou.

J'avais pressenti que d'ici quelques jours il me ligoterait de la sorte. Par mon retrait de sa vie, j'avais voulu qu'il comprenne que je ne lui appartenais pas, que je pouvais aller vers lui et aussi vite m'en éloigner. Je m'en étais sentie tellement affranchie que j'avais sauté dans les bras d'un autre homme qui me courtisait depuis quelques semaines, ce qui avait apporté son lot de questions. Je couchais avec un séducteur qui ne m'accordait que peu d'importance, qui ignorait jusqu'à la tendresse et je voyais Franck tout à l'opposé, disponible, si attentionné et amoureux. Je ne pouvais me résigner à le laisser totalement de côté. Tout d'un coup, l'impression étrange d'être complètement larguée était venue me perturber, faite d'interrogations sur l'avenir et de ces émotions qui voulaient m'envahir.

Jusqu'à mon départ, nous avons néanmoins poursuivi notre relation — ou du moins ce qu'il en restait. Elle ne se réfugiait plus que dans l'illusion d'un « Je t'aime, moi non plus ». Pourtant, j'avais tenu le rôle de la maîtresse dans ce comportement pervers. Il en avait supporté des tourments quotidiens, en contrepartie.

Une fois rentrée à Irkoutsk, au bout de quelques jours, sa présence avait déjà commencé à me manquer. Le fait de résider loin de la France en était-il la cause ? Ou bien les sentiments que j'avais dédaignés resurgissaient-ils en moi ? J'avais souhaité me protéger, pour ne pas souffrir. Tous les deux, nous savions pertinemment que notre histoire aurait une fin, une date limite inévitable et indépassable. Notre union ne pouvait aucunement se prolonger. Nous avons joué aux jeux amoureux à travers une relation dont nous connaissions tous les deux l'issue. Chacun devait refermer la parenthèse pour se construire un nouveau présent, sans la présence de l'autre. Comme Franck me l'avait si bien fait comprendre, nous vivions un amour impossible... Et pourtant, c'était bel et bien

lui qui avait souhaité le plus y croire. Il n'avait pas voulu tirer un trait sur notre histoire. Il n'avait pas désiré laisser notre union sombrer dans l'anéantissement du passé. Il avait rêvé vivre notre amour au présent, alors que ce présent n'avait rien à proposer. Durant plusieurs mois, nous avons cherché à communiquer pour ne pas détruire nos liens. Il m'appelait régulièrement et me suggérait des études que j'aurais pu effectuer en France. Il m'aurait bien vue entamer un master en langue ou en littérature française. Peu lui importait en réalité. Il désirait que je revinsse au plus vite à ses côtés. J'ignore si une solitude sentimentale avait influencé son comportement ou si je lui manquais réellement. Cependant, j'avais été touchée de le sentir aussi désireux.

Notre correspondance avait duré jusqu'à ce que je rencontre un garçon du prénom de Dmitry. Ce dernier résidait dans la ville où je me trouvais. Le présent avait eu raison de mon attachement qui ne se noyait plus que dans du virtuel. Il est beau de rêver, pourtant la vie ne peut se construire au travers d'un futur incertain. J'étais si jeune, mon corps aspirait à vivre. C'est inhumain de rester seule trop longtemps. Franck, analytique, m'avait demandé de m'écarter de cette personne. Je lui avais alors répliqué que la distance entre nous deux avait un peu tué mes sentiments envers lui. J'avais tenté de lui expliquer que je ne savais plus ce que je désirais réellement. Il m'avait répondu que je lui avais déjà tenu un tel discours auparavant, en France. Effectivement... Je m'étais excusée petitement. Peu de temps après l'avoir évincé complètement, je ne recevais plus que des reproches jusqu'à ce que sa douleur s'évacuât dans une nouvelle idylle. Mais la tristesse que l'on ressent lors d'un échec amoureux — car reconnaissons-le, une telle déconvenue existe — ne peut totalement disparaître. Quelque temps après, même dans ses courriels apaisés, il y avait toujours eu une forme de rancune et de dégoût en toile de fond. Il m'en avait voulu et m'en aurait voulu certainement

pour encore une longue période, si rien ne s'était transformé. D'ailleurs, m'a-t-il totalement pardonné ?

Notre dernier dialogue datait du début de l'année, quand je lui avais passé un coup de fil pour son anniversaire. D'ici quelques semaines, j'allais prendre un an de plus à mon tour et Franck appellerait pour me souhaiter mes vingt-cinq ans... Pour moi, tout aurait dû repartir d'ici et je me suis vue déjà partager cette journée à ses côtés ! Me retrouver dans la même ville qu'une personne que j'affectionne et pourtant m'en sentir si détachée ; plus loin encore que lorsque je vivais à sept mille kilomètres de Paris.

Je peux considérer mon histoire comme une forme d'apprentissage, faite d'expériences et de nombreuses remises en question. En voici les péripéties.

## 2. ÉTÉ/AUTOMNE

Quel beau temps ! La fin de l'été ne semblait pas vouloir se manifester ; une jolie prolongation de saison pour se promener. Mais sortir seule... Brrr... Généralement, avant le départ pour toute excursion, une impression de froideur parcourt mon corps. Ensuite, la sensation s'atténue rapidement.

Pour passer l'après-midi, j'ai décidé de me rendre au Jardin du Luxembourg. De Montparnasse, j'en demeurais assez proche. Pourtant, j'ai préféré traverser par Denfert-Rochereau, ce qui allonge considérablement le parcours. J'essayais de provoquer le hasard. Cependant, lorsque le destin a prévu pour vous un programme différent et que ni le lieu ni le moment n'accordent une faveur propice, toutes les tentatives se soldent par un échec. J'espérais croiser Franck, devant les commerces et les boutiques, en m'attardant dans ce quartier plus qu'ailleurs. On m'aurait prise pour une touriste égarée, ignorant ce qu'elle désirait, mais qui savait s'émerveiller de toutes choses nouvelles. J'observais dans chaque direction. Je ne voulais rien qui provenait des rayonnages environnants, j'escomptais simplement cette apparition. Mon cœur battait la chamade en pensant à son domicile si proche, espacé de moi de quelques rues à peine. Il me suffisait d'aller sonner à sa porte pour le surprendre en me tenant devant lui, comme autrefois lorsque nous nous étions fréquentés. Cette fois-ci, rien ne justifiait une telle action.

Je passais devant les nombreux cafés de la place Denfert-Rochereau. Je lançais des coups d'œil à l'intérieur. Je lorgnais le long des terrasses. Aucun mouvement ni signe de son ombre. Soudain, j'ai entendu qu'on m'appelait. À plusieurs reprises, on a souhaité m'inviter pour boire un verre. Des dragueurs avec de grandes gueules. Ni plus ni moins le même genre d'individus que j'avais côtoyé en travaillant dans des bars. Il n'y a rien à attendre de ces mecs là. J'ai filé droit devant moi. Mon regard fixait mes pieds, perdue dans mes songes. J'ai traversé la place, parcouru l'avenue Denfert-Rochereau puis le boulevard Saint-Michel. Après cette marche effrénée qui m'a asséché la gorge, je souhaitais avant tout me désaltérer d'une boisson fraîche. Je me suis installée à la terrasse d'un café qui surplombait un angle du parc. J'ai commandé une crème glacée aux fruits rouges, avec une citronnade. Depuis toute petite, mes papilles salivent devant ces charmantes gourmandises.

C'est assez impressionnant de constater le nombre de mecs qui, voyant une femme seule assise à une table, viennent pour demander l'heure, du feu ou même le nom d'une rue. D'une banalité affligeante, cette approche ne résiste pas à l'épreuve du doute. Ensuite, comme des crétins, ils s'attendent à ce que l'on engage la conversation. Moins délicats, il y en a d'autres qui osent nous lancer des phrases du type : « Mademoiselle, vous êtes bien charmante... Je peux vous offrir ce verre ou le prochain ? »

Bien que le sex-appeal de certains s'offre comme une évidence, ceux qui prennent leur courage pour nous aborder ne se révèlent pas les plus fiables, généralement. Peut-être, dans une ville différente, je me serais laissée draguer. À cet instant, mon esprit se focalisait sur quelqu'un d'autre. Les pauvres, je les ai vus saliver en reluquant mes cuisses qui dépassaient d'une petite jupe légère et qui luisaient sous la chaleur torride de cette prolongation de saison. D'autres ont

osé plonger leurs deux globes dans mon décolleté. C'est flatteur, sans pour autant se révéler gentleman. Quant à mes longs cheveux blonds, ils ondulaient au rythme du vent, se plaisant à masquer mon regard azur face à ceux de mes soupirants. Leurs ardants désirs de me posséder se ressentaient facilement.

Il m'est déjà arrivé de rigoler d'eux, en les laissant s'imaginer qu'ils allaient pouvoir me mettre dans leurs lits. Je leur permets de m'offrir un verre voire deux, s'ils se montrent généreux. Après avoir brièvement fait connaissance, je m'éclipse. Je leur signifie que l'on m'attend quelque part. Là, le moment le plus critique se confirme toujours, car après avoir payé une boisson, ce genre de types pensent qu'ils peuvent nous lever. Ils nous demandent nos coordonnées ou cherchent à savoir s'il est envisageable de se revoir prochainement. Je leur explique que nous avons bien discuté, mais que nous ne pourrions convenir d'un rendez-vous ultérieur. Impossible de s'en débarrasser si facilement ! Il faut donc leur donner un espoir, en leur confiant la seule chose qu'ils puissent obtenir de moi : un numéro de téléphone bidon. Agir de cette façon trahit certainement chez moi une attitude hostile, mais après tout, je me suis trop souvent fait piéger. Par ailleurs, ceux-ci se révèlent vraiment naïfs d'imaginer pouvoir coucher avec moi après une simple consommation.

Une fois ma crème glacée dégustée et mon verre vidé, je me suis rendue dans ce beau jardin. Je l'ai traversé entièrement et je me suis assise en face d'un espace de jeux pour enfants. J'étais bien à l'ombre, tranquillement sous des platanes. Deux jeunes gens amourachés et sans-gêne sont venus s'installer sur le banc d'à côté. Ils étaient presque en train de copuler sur place. Le bonheur éprouvé des couples qui l'affiche en public met les célibataires mal à l'aise. L'amour et la passion rendent les gens bien inconscients de leurs actes. J'ai préféré feindre de



les ignorer et j'ai regardé les enfants qui s'amusaient. Inévitablement, j'étais forcée de penser à Franck.

Lorsque je l'avais connu, il s'occupait occasionnellement d'un petit garçon. Je ne l'avais vu qu'au travers de quelques photos et Franck m'avait vaguement conté son histoire avec une femme qui l'avait entourloupé pour tenter d'affermir durablement leur couple. De crises en querelles, l'inverse s'était produit. Franck avait fini par accepter cette évolution : celle de devenir un père, et a appris à aimer cet enfant. Toutefois, le comportement égoïste de cette personne compliquait grandement la situation entre eux. Malheureusement, je ne sais pas tous les détails de leur relation. Peut-être me les confiera-t-il un jour ?

Je me souviens lorsqu'il m'avait raconté qu'il avait gardé son petit garçon durant deux semaines au domicile de la mère. Elle avait dû se rendre à un enterrement à l'étranger et n'avait pu ou n'avait pas voulu emmener son fils. Contraint par une sorte d'obligation morale, Franck était allé s'installer dans l'appartement pour la quinzaine de jours. L'enfant n'avait pas fêté ses deux ans. Franck ne s'était encore jamais occupé seul d'un petit. Changer les couches, nettoyer le pipi et le caca, lui donner à manger, le bain, le mettre au lit... Ces choses étaient nouvelles pour lui. Après cette expérience, je l'avais trouvé s'être rapproché énormément de son fils. J'avais remarqué qu'il l'aimait beaucoup et qu'il souhaitait prendre soin de lui. Moi, je n'ai pas encore soigné de bébé. Bien sûr, à vingt ans, je ne me sentais nullement prête à tenir une telle responsabilité. Maintenant, je me projette facilement dans un rôle de mère. Franck m'avait affirmé que je deviendrais une maman pleine de douceur et de gentillesse pour mes enfants, lorsque je lui avais confié mes doutes à pouvoir exercer une quelconque autorité sur eux. Désormais, je pense que l'on y fait face une fois que l'on est confronté à cette situation. On essaie de la gérer au mieux, on se forme sur le tas. Une partie de la vie

s'accompagne de ce développement : nous passons quasiment tous par la case « parent ».

Je suis sortie brusquement de mes rêveries. J'entendais des pleurs couvrir les gazouillis des oiseaux et le bruissement des feuilles dans les arbres. Sur ma gauche, une demoiselle donnait la main à un bambin de trois ou quatre ans. Il hurlait. Sa furie retentissait le long de toute l'allée. Il traînait les pieds et revenait sur ses pas. Il ne cessait de se retourner. Cette fille semblait complètement dépassée par les événements et n'arrivait pas à le reconforter. Je l'ai entendue s'excuser auprès de lui, car l'aire de jeux était payante. Son porte-monnaie ne contenait pas d'argent. Elle ne savait plus comment se comporter pour le calmer. Toutes les personnes aux alentours la dévisageaient comme une mère indigne. Les deux amoureux à ma droite ont arrêté de copuler et ont pris la fuite en se bouchant les oreilles, exaspérés par tous ces cris.

« Ils ne se montrent guère prêts pour élever des enfants », ai-je pensé.

Fouillant dans mon sac à main, j'ai retiré un billet de cinq euros. Je me suis approchée de cette femme toute menue qui me semblait plus jeune que moi. Je lui ai souri. Je lui ai tendu l'argent. Elle a refusé, certainement gênée et sans doute un peu par fierté. J'ai insisté. J'ai prétexté que si j'avais un enfant j'aimerais qu'il puisse s'amuser pour s'éveiller. La mère a fini par accepter cette aide, en me remerciant sincèrement. Je sentais qu'elle était réellement touchée par ce geste. Son regard parlait pour elle, inutile qu'elle en dît davantage. Je les observais retourner vers l'entrée payante, la tristesse du garçon envolée. De grands cris de joie résonnaient. L'enfant sautillait sur place. En un rien de temps, ses larmes ont disparu. L'innocence de l'âme d'un enfant est un pur joyau qui malheureusement s'ébrèche au fil des années dans notre perverse société. L'endoctrinement commence via la

télévision, remplie de programmes débiles et incultes, puis tout s'enchaîne et le cœur suit un cheminement vers la déchéance.

Je suis retournée m'asseoir sur le banc. J'ai remarqué la mère qui me saluait. Son fils grimpa sur une maisonnette en bois pour se laisser glisser sur les fesses le long d'un toboggan. J'étais enchantée de ma bonne action qui avait permis d'embellir l'après-midi d'un bambin, grâce à un simple geste d'entraide si facile à amorcer. En revanche, ce qui me fâche et que je trouve incompréhensible pour ne pas dire inadmissible, c'est que la ville fait payer des surfaces de jeux pour enfants. J'ai rarement vu ça !

Un homme s'est approché pour me demander si je pouvais le dépanner d'une cigarette. Le visage jeune, dans la vingtaine, le teint mat. Je lui ai répondu que je ne fumais pas. Ensuite, je l'ai ignoré en continuant d'observer les enfants qui s'amusaient. L'homme s'est assis à mes côtés. Il a passé un bras derrière moi, sur le dossier du banc. Je l'ai regardé avec de grands yeux, dérangée par son geste. Il m'a dit qu'il appréciait ce temps agréable pour se promener, comme pour discuter avec une jolie femme. Décidément, en sortant seule, je ne pouvais jamais savourer la tranquillité. Je n'ai pas répondu et me suis levée pour partir. Il s'est mis debout à son tour et m'a proposé de prendre un verre en sa compagnie. Poliment, j'ai essayé de lui faire comprendre que je n'étais pas intéressée par son offre. Il a insisté en me demandant mon numéro de téléphone. Je lui ai rétorqué que je n'en possédais aucun et me suis éloignée promptement. Derrière mon dos, je n'ai entendu qu'un seul mot : « Menteuse ! »

Un peu plus loin, je me suis retournée pour voir s'il me suivait. Je l'ai aperçu en train de s'attaquer déjà à une nouvelle proie.

« Quel pauvre type ! » résonnait en boucle dans ma tête.

Heureusement que je me promenais dans un parc sinon je suis persuadée qu'il se serait mis à me filer le long des rues. Je connais bien leurs comportements, car une copine avait subi plusieurs expériences fâcheuses et désillusions avec de tels personnages. Évidemment, avant la fin de la journée, il aurait réussi à embobiner une jeune femme en quête d'un prince charmant. À croire que nous vivons dans un grand marché de prostituées ! Ils nous prennent, ils nous baisent, ils nous méprisent, puis ils nous jettent. De vrais prédateurs !

Je me remettais doucement de mes émotions, en parcourant le chemin me reconduisant chez moi. Un peu avant, je me suis arrêtée dans une supérette du quartier pour choisir mes repas du soir et du lendemain. J'y ai acheté principalement des fruits, des pommes et du raisin, ainsi qu'un plat cuisiné à base de poisson et un autre avec des légumes.

Le surlendemain est arrivé le grand jour : j'intégrais officiellement et pour deux ans la société qui me donnait ma chance, qui me faisait confiance. J'eus eu inutilement peur de tout rater, car tout s'est très bien passé. Il m'a suffi de traduire un document pour un particulier, du russe à l'anglais. Mon patron a contrôlé la traduction et m'a félicitée pour la tâche accomplie. Avant cette mise à l'épreuve, il m'avait emmenée dans chaque bureau pour discuter avec les employés, afin que je me présentasse à eux. Ensuite, les jours sont passés, tous semblables. Tous les matins, je retrouvais mon poste, avec un dossier contenant les feuillets sur lesquels travailler pour la journée, parfois accompagné d'un objet s'il s'agissait d'en comprendre avant tout le fonctionnement.

La société tourne avec une dizaine de personnes. Le patron est un homme encore jeune, au début de la trentaine. Il se lança seul dans l'aventure et entama le parcours de l'entrepreneur qui monte un premier business avec de faibles moyens. Ses études de traducteur et d'interprète achevées, il

démarcha de nombreuses compagnies high-tech ou spécialisées sur le marché de l'Internet. Les premiers clients commencèrent à arriver, attirés par des prix très concurrentiels. Il débuta en se penchant sur des sites pornographiques, puis des brochures, des articles pour des particuliers. Il ne refusa rien ! Satisfaits du travail précédemment effectué, les professionnels du Net eurent besoin de services supplémentaires dans d'autres langues qu'il ne maîtrisait pas lui-même. Au lieu de rejeter les contrats, il les accepta. Au passage, il augmenta ses tarifs, signalant qu'il s'agirait d'une tâche plus délicate. Il recruta du personnel. Aujourd'hui, son entreprise tourne à l'international. Nous nous occupons de traductions dans n'importe quel secteur. Encore de nombreux services Internet, ainsi que des modes d'emploi, des ouvrages, des synthèses, des comptes rendus dans quasiment toutes les langues possibles. Lorsque les salariés sont débordés ou qu'aucun n'est locuteur d'une langue plus exotique que les autres, il fait appel à du personnel ponctuel engagé pour des travaux spécifiques. Une belle réussite pour cette petite société qui n'a toujours pas expérimenté la crise.

On me confie toutes les tâches du russe au français ou dans le sens inverse. Exceptionnellement, je dois rédiger des feuillets en anglais. Tout le monde ici le parle. En revanche, je suis la seule à maîtriser le russe. C'est à la fois ma langue maternelle et un atout qui avait accéléré mon embauche ! Beaucoup de documents se résument à un simple papier qui se travaille en une journée. Très peu demandent une semaine de réflexion ou même plus, comme des brochures ou des dossiers. Dans ce cas, les projets s'articulent autour de points très techniques et sont destinés à de grandes entreprises, la plupart du temps. Ce genre de manuscrits doit se traduire dans un anglais professionnel, excluant l'amateurisme. La conversion que nous offrons est exemplaire.

Après tant d'efforts à triturer mes méninges pour trouver les bons mots se rapprochant au plus près du sens originel, je me sens épuisée. On pourrait supposer qu'une telle besogne s'accomplit assez rapidement. Or, quoique ne mobilisant pas les capacités physiques, cette activité demande une réflexion intellectuelle qui vous use tout en profondeur. Le cerveau est constamment en action et ne dispose pas d'une minute de répit. Toutes les cellules s'agitent en s'imprégnant du texte, afin d'utiliser des termes justes. Un vrai travail d'écrivain, à ceci près que l'histoire ou l'intrigue nous est déjà imposée.

Après une journée comme celle-ci, en sortant du métro à Montparnasse, je reste à flâner durant trente minutes à l'extérieur, parfois même une heure. Ces balades me reposent la tête. J'entre dans les boutiques, j'essaie des vêtements, je contemple les sacs à main, je respire les parfums... Tant de choses me font envie. Cependant, mon salaire ne suit pas. Je suis très voire trop limitée. Beaucoup d'efforts pour peu de gratification. On ne vit pas, on survit. Je ne devrais pas trop me plaindre parce que j'ai un travail tandis que d'autres galèrent. Surtout, j'ai un emploi que je ne subis pas dans la douleur ou sous la contrainte. Voilà le plus élémentaire ! Même si j'en viens à ne plus l'apprécier, ce qui m'importe c'est qu'aujourd'hui j'en suis satisfaite. Dans quelques années, je verrai bien si mes goûts changent, si mes besoins se transforment... Aucune occupation à laquelle on s'adonne sur le moment n'est un facteur décisif de ce que deviendra notre avenir ou le travail que l'on exercera plus tard. Un jour, l'argent nous manque. Le lendemain, on se porte bien. Cette évolution me semble normale. Mais l'inverse doit vous liquider un homme. Non vraiment, je ne devrais pas me lamenter.

Le soir, j'essayais de m'aérer l'esprit, en mettant de la musique. Ma tablette faisait office de boîte multimédia multitâche. Depuis cette acquisition, je ne voyais plus l'intérêt

de me trimbaler avec un ordinateur portable, lourd et encombrant. Ces machines ont signé la fin d'une époque, c'est évident. Mon seul souci apparaissait lorsque je voulais visionner des films : la dimension de l'écran montrait vite ses limites si je m'en installais trop loin. Plus tard, je souhaite m'acheter un moniteur qui y sera relié. De cette façon, je pourrai contempler la fiction de mon lit et prendre plus de plaisir, comme en regardant une télévision. En attendant, je m'asseyais devant mon bureau, la tablette entreposée sur un support amovible et orientable. Mes soirées se partageaient entre l'écoute de musiques, le visionnage de films, des lectures, la consultation de courriels et de diverses actualités mondiales. Grâce à cette merveille tactile, j'accédais à tout ce divertissement et ces informations. Occasionnellement, une brève partie d'un jeu vidéo quelconque. Puis, l'heure du dodo arrivait vite après avoir pris une douche. Celle-ci me requinquait et oxygénait chaque pore de ma peau, éliminant les impuretés qui encombrant le corps au long d'une journée.

Dans mon lit, si petit soit-il, une unique chose me manquait : la présence chaleureuse d'un homme me serrant tendrement dans ses bras. Non pas pour des plaisirs charnels, même s'ils possèdent leurs importances, mais simplement pour me sentir bien, en confiance. Savoir que l'on compte pour quelqu'un et que celui-ci se réjouit de notre compagnie en retour est un cadeau sans prix. Quelqu'un à qui l'on peut facilement parler, sans peur d'être jugé. Aucun amant de passage ne peut venir combler cette carence. Seul un lien invisible, issu d'une construction amoureuse sincère et sérieuse peut offrir ce luxe. Oui, l'amour sincère est bien un luxe.

Un matin, en marchant dans le couloir du métro qui me conduisait vers la lueur extérieure, j'ai été prise d'une violente

douleur dans l'œil gauche, semblable à la sensation d'une fléchette qui le transpercerait pour en déchirer les membranes. Le supplice m'a accablée d'un coup. J'ai manqué de perdre l'équilibre, alors que ma vue s'assombrissait de taches noires. L'électrochoc m'a fait hurler. Je n'arrivais plus à maintenir ouvertes les deux paupières. Je n'avais rien percuté ; un vaisseau sanguin avait éclaté. La douleur persistait. Je gesticulais d'avant en arrière, tel un roseau ébranlé par une gigantesque bourrasque. Entre chaque basculement, mon œil droit parvenait à distinguer de nombreux passants. Ils filaient tous sans s'arrêter, chacun comme au volant d'une voiture de course. Je pouvais crever sur place, ainsi tout le monde aurait pu me piétiner, au lieu d'avoir à éviter la folle frappée d'une crise de démence. J'ai découvert le comportement froid et indifférent de la sinistre horde parisienne, avec stupéfaction.

Pour essayer de trouver un appui le long du mur et me stabiliser, je tâtonnais avec ma main gauche, comme une aveugle sans repère. J'ai lâché ma besace. Aidée de mon second bras, j'ai frôlé un rebord sur lequel j'ai pu me reposer. La douleur persistait. Comble de malchance, l'œil qui venait de s'abîmer fonctionnait correctement tandis que son jumeau souffrait d'une profonde myopie. Je devrais nécessairement porter des lunettes pour rectifier ce déséquilibre. Dans mon cas, une demi-paire suffirait humblement. Plutôt qu'opter pour cette contrainte, je préférerais me contenter d'une certaine forme d'accordement oculaire, engendré par la soustraction de ma double vision asynchrone. Mes deux yeux réunis et ouverts en même temps m'offraient une vue très satisfaisante. Sans mon œil gauche valide, je n'osais imaginer l'état de mon futur champ de vision.

Tout d'un coup, la douleur s'est estompée aussi rapidement qu'elle fut apparue. Je distinguais de nouveau correctement ce qui se passait autour de moi. Recouvrant l'équilibre, je me suis retournée vers mes affaires éparpillées au sol. Un jeune



homme était en train de les ramasser et les rangeait dans mon sac. Il m'a regardée et me l'a tendu, en me demandant comment j'allais. Comme si je me portais bien...

Je l'ai remercié et lui ai raconté comment la douleur éphémère était apparue.

« J'ai voulu vous attraper quand vous gesticuliez. Je n'ai pas réussi. Vous bougiez tellement. Je ne savais pas quoi faire, en vous voyant remuer de la sorte. »

Une personne s'était arrêtée. Pas deux, une seule ! Quand même, il y a donc à Paris des gens qui ne demeurent pas indifférents aux autres. Au fond de moi, je m'interrogeais pour savoir s'il aurait agi pareillement si j'avais été un homme...

« Voici ma carte avec mon numéro. Là, je n'ai pas trop le temps, mais si ce soir ou un autre jour dans la semaine vous souhaitez me parler de vous autour d'un verre... Dans ce cas, n'hésitez pas à me passer un petit coup de fil. »

J'ai pris la carte en offrant mon sourire le plus mièvre. Je venais d'obtenir la réponse à ma question. De nos jours, tout ne réside que dans un quelconque intérêt, dans toute occasion, toute situation. D'un autre côté, pourquoi pas ? De cette manière naissent des rencontres. Un geste, un acte, une parole qui sort de l'ordinaire, lors d'un instant rompant notre isolement. D'ailleurs, même Franck je l'avais croisé dans le métro. Bien que je sois la première à lui avoir parlé, c'est lui qui m'avait demandé mon numéro. Nous étions tous les deux perdus, à la recherche de notre chemin, et la vie nous a offert une rencontre inoubliable.

Ensuite, l'homme s'est éclipsé comme s'il venait de rater son bus et qu'il dût le poursuivre. J'ai regardé sa carte : il dirigeait une agence d'assurance. Pas de chance, je déteste ces zigues ! J'ai déchiré celle-ci en deux et l'ai jetée dans une poubelle. Puis, j'ai gravi les marches me conduisant à la surface. Autour de moi, tant de fourmis que je suis noyée dans

la masse. On se croit utile, pourtant... D'un claquement de doigts, on nous remplacerait. Sommes-nous réellement uniques ? Si oui, uniques en quoi ? En concevant quoi ? Nous sommes uniques au travers de nos propres savoir-faire, de nos connaissances personnelles, de nos inventivités. Nous sommes uniques, puisque nous sommes capables de créer, de donner vie, de modeler avec notre sensibilité propre, à condition de découvrir notre potentiel. Toujours est-il que restent rares les emplois dans lesquels on nous fait prendre conscience de cette unicité. L'humain est trop souvent assimilé à une simple pièce de rechange, dans l'engrenage mondialiste de la concaténation. Il devient une vanne financière dont le mécanisme produit un sacré magot qui ne demande qu'à être détourné. De surcroît, chaque individu est librement autorisé à sélectionner lequel des escrocs sodomites viendra le délester de ses biens ! Pas étonnant qu'il y ait autant de vipères qui rôdent autour.

Le week-end, je sortais généralement pour me promener. Je profitais de la fin de la saison. Le beau temps viendrait bientôt au compte-gouttes et la pluie prendrait le relais. Autant aller découvrir les monuments que je n'avais jamais vus et rafraîchir ma mémoire des souvenirs de ceux qui ne m'apparaissaient plus clairement.

Une sorte de rite s'est installé pour mes premières semaines à Paris. Les journées passaient agréablement, entre travail et sorties. Puis, lentement, est arrivé le jour de mon anniversaire.

### 3. AUTOMNE/HIVER

En plein sommeil, à trois heures du matin, mon téléphone s'est mis à hurler, telle une sirène stridente déchirant le silence nocturne. J'ai bondi dessus pour le bâillonner. Il s'agissait de Franck qui souhaitait me joindre ! Que faire ? Si je répondais, il se rendrait compte que je venais juste de me réveiller, avec ma voix encore tout endormie. En ignorant l'appel, me recontacterait-il ? Entre Paris et Irkoutsk, il y a sept heures de décalage horaire. Franck pensait donc que ma journée avait débuté et qu'il était pour moi dix heures du matin. Je me suis lancée. Depuis toutes ces semaines que j'attendais ce moment. Mon index a appuyé sur l'écran tactile du téléphone pour valider la mise en communication.

« Allô... »

De l'autre côté, un son de combiné qui raccrochait a laissé place au silence. Aucun écho ne répliquait au son de ma voix. J'ai trop réfléchi avant de me décider. J'ai raté l'appel que j'escomptais. J'ai enragé. Puis, j'ai pris une profonde respiration, pour tenter de calmer mes nerfs. J'ai reposé mon téléphone sur le bureau et je suis retournée m'allonger dans le petit lit. À peine m'étais-je confortablement installée qu'une vibration s'est répandue, provoquant comme le vrombissement d'insecte. J'ai sauté illico de ma couchette et j'ai agrippé l'appareil pour y lire un message.

« Bonjour Sveta, je te souhaite un très bon anniversaire pour tes vingt-cinq ans. J'espère que tout va bien dans ta vie.

J'essaierai de te rappeler en fin de journée. Bonne journée et bon anniversaire ! »

J'ai relu plusieurs fois le texto. Un contenu simpliste, rien d'exceptionnel. Pourtant, j'étais ravie ! J'ai commencé à taper une réponse : « Merci Franck. Je suis à Paris. Je veux te voir. »

Avant de valider l'envoi, j'ai réfléchi. Quel genre de message étais-je sur le point de lui envoyer ? J'ai effacé ces quelques mots et j'ai reposé mon téléphone. Si je lui apprenais que je suis dans la ville, il risquerait de ne pas me recontacter. Mieux valait attendre un prochain coup de fil.

Je me suis mise à rêvasser ; j'imaginai une soirée romantique après un restaurant en tête-à-tête. Comment se pouvait-il qu'il me troublât encore, alors que je ne l'avais pas vu depuis des années ? D'où provenait cette alchimie envoûtante qui m'attirait irrésistiblement vers lui ? L'attrance amoureuse demeure pour moi un vaste mystère. Il y a tellement d'hommes sur terre. Pourquoi ne pas me diriger vers le premier étranger ? Peut-être est-ce parce que j'ai trop été déçue ces dernières années. Lui, je le connais déjà. Je sais comment il fonctionne.

À trop réfléchir, je ne trouvais plus le sommeil. En échange, une nuit blanche et agitée m'a tendu les bras. Morphée avait pris congé. Heureusement, j'avais pu dormir quelques heures déjà, avant que cette euphorie ne vienne perturber ma nuit.

Au travail, je pensais que personne n'était informé de ma date d'anniversaire. À ma surprise, dès mon apparition dans le local principal, mes collègues étaient déjà arrivés ainsi que le patron. Au milieu de la table patientait un grand gâteau au chocolat.

« Joyeux anniversaire, Svetlana ! », ont hurlé en chœur les personnes présentes.

Je me sentais si gênée.

Tout le monde s'est approché pour me biser. J'ai reçu plusieurs bouquets de fleurs et des boîtes de chocolats. Mon chef m'a offert des bons d'achat pour des produits cosmétiques.

Parmi mes collègues, une voix m'a demandé ce que je préférais boire. Le patron m'avertissait qu'il n'y avait pas de vodka. J'ai rigolé et j'ai répondu que je m'en accoutumerais très bien ainsi ; mes traductions auraient pu se retrouver dans une langue bien surprenante. J'ai pris un simple jus d'orange. Je l'ai siroté, en alternance avec une part du gâteau.

Toute l'équipe me posait des questions. Leur curiosité les poussait à me demander si je m'étais bien habituée à Paris. Les plus audacieux — certainement des célibataires — m'interrogeaient sur ma vie privée. Je n'osais pas leur expliquer ce qui me tracassait. J'ai préféré leur déclarer que je ne ressentais pas l'amour comme une priorité actuellement. J'ai ajouté que je souhaitais avant tout me stabiliser professionnellement. J'ai tenté de me montrer la plus convaincante possible, en prenant un ton résolument assuré. Je truquais la vérité, car je désirais me protéger de toute inquisition dans ma vie privée. Ils se montraient tous aimables avec moi. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce patron sait comment souder les gens entre eux dans sa société. Je me rendais compte que j'ai eu une chance unique d'être engagée dans une entreprise aussi humaine. Dans combien d'autres endroits m'offrirait-on un tel cadeau ? J'ai pris la parole pour remercier chaleureusement tout le monde. Cette surprise démarrait ma journée de la plus belle des manières.

N'oubliant pas que nous célébrions l'événement à notre lieu de travail, au bout de trente minutes, le patron nous a priés de regagner nos postes. Nous sommes allés derrière nos ordinateurs respectifs. Sur mon bureau, la traduction du mode

d'emploi d'un vibromasseur électronique m'attendait. L'objet en question reposait à côté. Je l'ai pris dans mes mains pour l'examiner. Il était lourd et énorme ! Je me demandais quel genre de femme utilisait un tel monstre. Autour de moi, tout le monde s'est esclaffé, en voyant l'engin qui glissait entre mes doigts. Les larmes perlaient au bord de mes yeux ; cette ambiance festive me comblait de bonheur ! Oh oui, j'aimais beaucoup mon travail ! J'évoluais au milieu d'une vraie famille. Il ne me manquait plus qu'une chose dans ma vie afin de me sentir totalement comblée...

À la fin de la journée, quelques collègues m'ont proposé de prendre un verre avec eux, dans un bar. D'après les dires de l'un d'entre eux, ils voulaient fêter mon anniversaire, plus dignement. Ils ont tous paru très gentils. Néanmoins, j'ai décliné la proposition. J'ai pensé qu'ils désireraient me draguer, une fois qu'ils m'auraient enivrée. Je ne voulais pas reproduire l'erreur de mélanger travail et sentiments. En Russie, j'avais commis cette faute. Je n'en gardais pas de joyeux souvenirs. J'attendais un appel en particulier. J'espérais une nuit différente. Nous nous sommes souhaité une bonne soirée, réciproquement. Puis, je m'en suis retournée à mon logement, comme tous les autres jours. J'avais attrapé le virus parisien du « métro, boulot, dodo ». C'était devenu mon quotidien, depuis déjà trois semaines. Cependant, mon travail ne me rendait pas malheureuse.

Je termine ma journée entre seize et dix-sept heures. Tout dépend des jours et de l'avancée dans les traductions. J'évite ainsi l'affluence des transports en commun lorsque les voyageurs sont entassés comme dans des boîtes de sardines — quoique les sardines ne soient pas aussi écrasées que nous autres. Les gens se poussent, se marchent dessus et s'engueulent. Sans oublier ceux dont les fesses demeurent collées aux strapontins, alors que, debout, leurs voisins ne

peuvent déjà plus bouger le petit doigt. L'espace alloué leur permet à peine de tenir en équilibre. Le métro aux heures de pointe s'avère un merdier sans nom, à vous faire regretter de sortir de votre trou.

À peine ai-je franchi la porte de la voiture qui me faisait face que mon téléphone s'est mis à chanter une mélodie bien spécifique. Il s'agissait de celle que j'ai choisie pour Franck. Je la reconnais dès les premières notes. J'ai retourné l'intérieur de mon sac à main, à la recherche de mon mobile. Je ne voulais nullement rater une seconde fois l'appel.

J'ai décroché et posé l'appareil contre mon oreille.

« Allô ? », ai-je dit promptement.

J'ai senti tout le monde dans la voiture qui m'observait. La sonnerie de fermeture des portes a retenti et la rame s'est mise en route vers le prochain arrêt. Au bout du fil, Franck apparaissait surpris. Il m'a demandé d'emblée où je me trouvais. Il venait d'entendre le signal sonore. J'ai remarqué un strapontin de libre sur lequel j'ai posé mes fesses. J'ai appuyé ma tête contre la fenêtre. Je lui ai révélé que je vivais à Paris depuis la mi-septembre. Soudainement, le silence est tombé.

« Franck, tu es encore là ? », ai-je questionné innocemment.

Franck est sorti de son mutisme en me demandant pourquoi je ne l'avais pas informé de mon arrivée. Je lui ai expliqué que je n'avais pas osé. Je ne voulais pas donner l'impression de m'incruster dans sa vie. Il m'a répondu que j'avais été sot de penser cette chose. Il a fini par me souhaiter un bon anniversaire. Après, je l'ai interrogé pour savoir s'il consentirait à m'accorder un peu de son temps pour dîner ensemble. Franck paraissait dérangé. Les mots lui manquaient; tout semblait se mélanger dans sa tête. Je l'entendais hésiter. Il bégayait. Puis, il s'est tu. J'ai insisté; je l'invitais, il ne déboursait rien. Je voulais juste le revoir. Il désirait aussi cette rencontre et me serrer à nouveau dans ses

bras. Seulement, il m'a clairement expliqué que Sylwia trouverait son absence louche, survenue au dernier moment. Il ne souhaitait pas mettre en péril sa relation, en sortant avec moi. Je l'ai supplié encore une fois en arguant que cette soirée symboliserait mon cadeau d'anniversaire. Franck a soupiré. Il a fini par me dire que s'il venait il n'y aurait rien de plus qu'un repas entre amis. J'ai accepté. Il m'a proposé de me rappeler un peu plus tard, pour me confirmer s'il pouvait se libérer. J'ai raccroché et je suis rentrée chez moi.

Sur le chemin, je me demandais pourquoi j'agissais de cette façon. Je le savais indisponible et je cherchais à briser son couple. J'espérais le récupérer, mais avais-je le droit de me comporter de la sorte ? Étais-je un monstre égocentrique ? Ma conduite était-elle normale ? Je ne désirais que parvenir au bonheur. Y avait-il un prix pour l'obtenir ? Certains devaient-ils souffrir pour qu'égoïstement d'autres fussent comblés ? Je ne connaissais pas son amie et je ne voulais rien savoir d'elle. Je pensais à moi, à mon bien-être. Je l'ai rencontré avant elle. J'aspirais à le réintégrer dans ma vie.

Une fois rentrée à mon domicile, j'ai pris une douche. Après, je me suis préparée, en espérant une réponse favorable. Je me suis maquillée, je me suis coiffée, j'ai jeté mon dévolu sur une petite robe bleu ciel. Satisfaite du résultat, je me contempiais dans le miroir. S'il ne succombait pas, l'incompréhension vaincrait. Je me trouvais plus charmante que lorsqu'il m'avait rencontrée à vingt ans. À cette période, j'avais remarqué que je lui plaisais énormément.

À dix-neuf heures, aucune réponse ne s'était encore manifestée. Je commençais à m'inquiéter et à désespérer. J'ai allumé ma tablette pour y consulter mes courriels. Mes fidèles copines de Russie m'avaient toutes écrit. Elles regrettaient que je vive si loin. Je leur manquais. Elles m'ont souhaité bon courage dans ma vie parisienne et ont voulu savoir si je



fréquentais quelqu'un. Je souriais. J'étais ravie de recevoir de leurs nouvelles. Je me sentais heureuse d'avoir quitté ce pays et cette ville dans laquelle je me considérais comme prisonnière. Isolée de mes copines, je ressentais leurs absences terriblement. Je sais qu'un jour ces marques d'affection se faneront. Comme l'amour, l'amitié a besoin d'un échange physique régulier. Le virtuel ne dure qu'un temps. Ensuite, nous avançons. De nouvelles personnes se greffent autour de notre existence, pendant que d'autres s'en détachent inévitablement. Je constatais que le statut de ma vie sentimentale était prioritaire, bien loin devant mon épanouissement professionnel. La réussite amoureuse est-elle l'accomplissement le plus important dans notre parcours individuel ? Pourquoi n'arrive-t-on pas, ou difficilement, à vivre seul ? Pourquoi a-t-on besoin de cet autre pour se sentir en phase avec soi-même ?

Mon téléphone a sonné un peu plus tard. Enfin, il se décidait à me joindre. Il avait pris son temps. J'ai décroché. Franck arrivait difficilement à s'exprimer, sa voix tremblait. J'ai deviné immédiatement la réponse qu'il me réservait. Il ne voulait pas sortir en ma compagnie et m'a expliqué que sa relation avec Sylwia était bancale depuis quelques mois. Ils venaient de se disputer à cause de moi. Elle avait refusé qu'il me voie. Était-il stupide pour lui avoir tout raconté ? Quelle femme accepterait que son partenaire passe une soirée avec son ex ? L'aimait-il au point de ne pouvoir lui dissimuler la vérité ? Pour ne pas blesser les gens, il est utile de faire l'impasse sur des détails, des informations préjudiciables. Je sentais déjà la frustration qui fermentait en moi. Ce monde était cruel et injuste ! Tout s'écroulait sous mes pieds, le sol se déchirait. Je m'enfonçais dans un trou sans fond, sans issue. Mes espoirs percutaient violemment un mur. Ma vie allait se flétrir.

Je me suis mise à sangloter au téléphone. Je devais passer à ses yeux pour une femme désespérée. Franck était navré de la tournure des événements. Il voulait raccrocher. J'ai mis fin à la conversation en l'insultant vilement. Je pensais pouvoir dominer la situation. Il n'en est ressorti qu'un imbécile avec de la frustration. J'ai balancé mon téléphone contre le mur qui l'a renvoyé vers le sol en plusieurs morceaux. Je me suis regardée dans le miroir en détestant l'image qu'il me reflétait, au point d'y jeter mes chaussures à talon. Mon portrait s'est retrouvé morcelé, en un rien de temps. Je décrochais le jackpot, en signant pour sept ans de malheur. Quelle andouille ! Je me suis écroulée sur mon lit et j'ai pleuré. J'ai martelé le matelas de mon poing rude, en criant des : « Pourquoi ? »

Les larmes liquéfiaient tout mon mascara qui dégoulinait et redécorait mes draps. J'étais hideuse. J'étais affreuse. J'étais une vraie égoïste. Franck était un infâme abruti égoïste. Sylwia n'était qu'une ignoble salope doublée d'une grosse pourriture égoïste. Nous sommes tous des égoïstes. Nous sommes un monde d'égoïstes, une humanité égoïste. Nous sommes la pire espèce de la planète, mais aussi la plus fabuleuse. En nous le bon tutoie le très mauvais. Malgré tout, nous ne restons que de purs égoïstes. Nous sommes à la fois tout et rien du tout : des glandeurs et des profiteurs.

On frappait à ma porte. Une voix masculine m'a demandé si j'allais bien et me priait d'ouvrir si je l'entendais. J'ai essayé de sécher mes larmes. En revanche, tout mon maquillage s'était propagé sur mon visage, à mesure que les larmes avaient coulé. Je devais afficher une tête immonde. En exécutant la requête verbale, face à moi, j'ai découvert une jeune femme qui s'est présentée comme ma voisine. Je ne l'avais encore jamais croisée. À côté d'elle se tenait un homme de la quarantaine, le concierge du foyer. Cette fille l'avait averti qu'elle entendait des coups et de la casse provenant d'une des

chambres contiguës à la sienne. Elle avait paniqué. Je me sentais honteuse. Finalement, Paris n'est pas si individualiste que le prétend sa réputation. C'est dans les pires moments que les gens se rapprochent. Je leur ai dit que tout allait bien. Seulement, le gardien constatait les dégâts. Je prenais conscience de mon comportement confusionnel. J'ai observé autour de moi et j'ai vu mon téléphone à cinq cents euros réduit en miettes, définitivement inutilisable. Une de mes chaussures accusait un talon arraché. Tant de frais en perspective pour racheter ce que je venais de briser et de détruire en quelques secondes... Des morceaux de verre jonchaient le sol en tous sens. Les déceptions amoureuses se manifestent comme ce qu'il y a de pire dans la vie. Elles brisent votre contentement de l'intérieur. Je n'avais encore jamais succombé à une telle crise. Comment en étais-je arrivée à ce résultat ? Mes espoirs et mes attentes devaient être hors-norme. Leurs anéantisements brutaux avaient jailli d'un coup dans la pièce. La jeune femme m'a proposé son aide pour nettoyer les débris. Quant au concierge, visiblement plus curieux ou plus stupide, il m'a questionnée pour savoir ce qui avait provoqué tout ce bazar. Je lui ai donc dit qu'aujourd'hui était mon anniversaire et que l'homme que je voulais voir avait refusé de passer la soirée en ma compagnie, suite à quoi, j'avais perdu momentanément le contrôle de moi-même. Le gardien m'a dévisagée des pieds à la tête, avec un sourire vicieux comme j'en remarque très souvent chez les pervers intéressés. Il m'a décrété que ce garçon à qui je pensais n'était qu'un crétin. Je n'ai pas répliqué, car je me sentais mal. C'était moi la misérable et moi seule. J'ai cru que son amour me serait rendu puisqu'il m'avait déjà appartenu. J'ai agi vraiment stupidement. L'homme m'a demandé si j'avais besoin de quelque chose et j'ai répondu : « Oui, un balai ! ».

Il s'est absenté et a refait son apparition cinq minutes plus tard avec le nécessaire pour tout nettoyer. Je l'ai remercié. Il

est retourné dans sa loge, sa mission sécuritaire terminée. Il ne fallait pas trop le solliciter. Le coup de balai n'attendait que moi seule. La jeune femme a voulu rester. Nous avons discuté, fait connaissance. Elle avait vingt ans et débarquait de Moldavie. Il s'agissait de son premier voyage en France. Elle avait rencontré un Français depuis quelques semaines. Sa joie de vivre et son bonheur rayonnant ont chassé ma tristesse. Elle me rappelait mon innocence lorsque j'étais venue en France pour mon premier séjour. Je me suis attachée à cette jeune femme qui est devenue une très bonne amie.

Les jours défilaient, les semaines s'enchaînaient, les mois se succédaient. Franck ne me donnait plus de nouvelle. J'ai essayé de lui téléphoner plusieurs fois, en vain. La sonnerie ne s'interrompait jamais. Je lui ai envoyé plusieurs courriels dans lesquels je m'excusais des propos que je lui avais tenus. Je souhaitais que le contact se rétablisse et qu'il arrête de me fuir.

Au travail, mon patron avait remarqué que je ne soutenais plus le même sourire, comme si le plaisir de vivre s'était envolé. Je lui ai menti. J'ai objecté que tout allait bien dans ma vie. Inquiet, il me questionnait tous les matins et ne cessait de contrôler mes traductions. Ces dernières étant impeccables, il ne pouvait nullement me réprimander. Il me fixait longuement, perplexe. Ne supportant plus ces interrogations journalières, je lui ai confié l'origine de ma souffrance. Sa réaction m'a surprise. Il a éclaté de rire et il m'a offert son soutien moral. Il compatissait, soulagé d'apprendre la vérité. J'ai appris qu'il avait sondé tous mes collègues pour tenter de percer la cause de ma tristesse. Il s'était inquiété que quelque chose de terrible ait pu peser sur ma vie. Tout le monde venait de découvrir ma douleur dissimulée. Le patron me glissait deux ou trois conseils tirés de sa propre expérience. Il voulait de nouveau me voir pleine de gaieté. Ma joie de vivre leur

manquait, m'a-t-il confié. J'étais ravie de constater que j'étais sincèrement appréciée au sein de cette entreprise. Désormais, il ne se tracassait plus. Il savait que le temps guérit toutes les peines de cœur, même les plus douloureuses : celles qui vous saignent à vif et à vie. Parfois, il suffit d'une unique rencontre pour que tout s'ordonne.

Suite à cette révélation, les hommes ont bondi sur l'occasion pour m'inviter boire un verre ou voir un film au cinéma. Je leur promettais d'y réfléchir, alors que mon expérience passée bloquait toute éventuelle tentation de ce type. Amour au travail, plus jamais ça. Quant aux femmes, elles m'ont questionnée sur Franck. Elles voulaient tout connaître de lui. Je me confiais petit à petit, lors de sorties entre filles qui me remontaient le moral. Le fait de parler de mes douleurs, de ma déception et de trouver un écho compatissant me procurait la plus grande satisfaction. On a tous besoin d'une oreille capable de nous écouter et de nous comprendre, pendant des périodes de déprime. C'est dans les moments difficiles que l'on remarque qui sont nos véritables amis.

L'hiver est tombé d'un coup sur Paris. En à peine deux heures, toute la ville venait de s'envelopper d'un voile blanc de plusieurs centimètres. J'ai regardé par la fenêtre les gros flocons qui s'épandaient dans la rue. Un cadre raffiné se composait joliment. Une candeur délicate recouvrait chaque parcelle de toute chose, comme pour les débarrasser de la souillure accumulée au long de l'année. Vient ensuite le moment de la renaissance des objets qu'a blanchis la neige. Frais et propres, nettoyés et requinqués, ils semblent revêtir une nouvelle peau, prêts pour affronter l'année qui s'amorce. La neige possède ce côté magique de purification.

Pour la première fois, j'allais passer le jour de Noël en solitaire. En Russie, cette fête se pratique différemment de la France. En raison du communisme d'antan, c'est une solennité qui avait quasiment disparu. Fort d'un regain d'élan orthodoxe, les gens le partagent de plus en plus, de nos jours. Chez nous, Noël a lieu le 7 janvier et nous le célébrons généralement entre amis et non en famille. Il ne s'agit pas d'une fête primordiale. C'est au Nouvel An que nous retrouvons nos proches — parents, frères et sœurs — tandis qu'en France, vous restez surtout avec vos amis. Les deux dates sont inversées, en quelque sorte. En Russie, nous ne donnons d'ordinaire pas de cadeau. Le présent est surtout symbolique et s'offre lors du passage de l'année qui vient. Il n'y a pas cette habitude commerciale. Pourquoi attendre ce jour-là précisément pour faire plaisir ? Un geste du cœur peut s'accomplir n'importe quand dans l'année, en éprouvant une satisfaction sincère de remettre un paquet et de contempler l'émerveillement de celui qui le réceptionne. Quand une date s'impose comme un appel au don, cet acte ne devient-il pas insignifiant ? D'une certaine manière, il s'en retrouve dénué d'un quelconque sens.

En Occident, Noël ne ressemble plus qu'à une opération de marketing, procédurale de la consommation, pour faire fonctionner le système. Les Occidentaux ne pensent qu'au cadeau qu'ils recevront. Un tel désir peut sembler habituel à un enfant. Un adulte devrait s'interroger sur la nature du geste. A-t-on vraiment besoin de cette formalité ? Dans une folie de surenchère, c'est parfois à celui qui offrira le plus clinquant, le plus onéreux, le plus formidable. N'est-il pas préférable de trouver en ce jour une occasion de se réunir en famille ? Nous devrions tous prendre quelques jours de vacances en cette période et les passer auprès de ceux qui nous sont chers. Dans les familles aux liens distendus, pourquoi ne pas tenter de se

réconcilier ? Ne dit-on pas qu'avec le temps les personnes changent et qu'il arrive qu'elles regrettent leurs conduites ? L'orgueil retient bien des mains tendues qui pourraient dénouer les problèmes. Noël se devrait d'être la fête de l'amour, de la réunification, du partage et du bonheur... Quelles divagations d'une triste solitaire utopiste !

J'ai allumé ma tablette et j'ai regardé les photos qui y étaient stockées. Elles me rappelaient à quel point j'étais proche de mes copines lors de nos sorties à Irkoutsk. Je me suis attardée sur une image qui me faisait sourire. Je posais en compagnie de mes deux meilleures amies — « mes frères » au féminin, si je puis m'exprimer de la sorte — avec lesquelles j'ai pactisé. Elles me manquaient énormément, surtout en cette période de fin d'année et d'esseulement. Cette année-là, elles ont partagé la fête rien que toutes les deux. La troisième célébrait Noël livrée à elle-même, éloignée de sept mille kilomètres. Sur cette photo, nous ressemblons à trois princesses. Celle qui est la plus à gauche, c'est moi. Je suis la plus petite de taille, avec mon mètre soixante-dix. Au centre se trouve Irina. Elle mesure environ un mètre soixante-treize et la plus mince de nous toutes. À droite se situe ma meilleure amie Lesya, proche du mètre soixante-dix-huit. Nous sommes alignées et vêtues chacune d'une courte robe attrayante, accompagnée de talons aiguilles. Nous prenons la pose de profil, le visage tourné vers l'objectif, la main gauche sur la hanche. Le bras droit soutient notre sac à main. Nous sommes des femmes célibataires. Sommes-nous séduisantes ? Non ! Terriblement sexy ! Nous cherchons notre mari : laquelle préférez-vous ?

Cette photo avait bien sûr été mise en scène pour nous divertir. L'une d'entre nous était déjà mariée. Cette image m'évoque de très bons souvenirs. J'avais vingt et un ans, je venais de rompre avec Dmitry et Franck venait de rencontrer Sylwia... Mes copines avaient voulu me remonter le moral.

Évidemment, quelle que soit la distance, quelles que soient les années, je ne pourrai jamais les oublier. Je me montrerai toujours présente pour elles. Un problème dans leurs vies et tout de suite j'accourrai pour les reconforter !

Vous me manquiez et me manquez encore. Je vous aime, mes fidèles amies. Joyeux Noël à vous !

Je me suis décidée à sortir pour découvrir le manteau blanc parisien. J'ai enfilé ma chaude doudoune et j'ai pris mon parapluie pour me protéger des nombreux flocons. Le micro monde parisien se métamorphosait : des gens râlaient, surpris de l'apparition soudaine de la neige. On entendait également l'écho de cris euphoriques, des âmes d'enfants émerveillées par ce que leur offrait la saison une seule fois dans l'année profitaient de la rareté d'un Paris enneigé. Le quotidien était tellement perturbé que je pouvais aisément comprendre que l'on maudisse ce temps. Juste à l'angle de la rue où je logeais, un bus de la ville avait embouti l'avant d'une voiture. Sans doute, la conductrice avait-elle perdu le contrôle en glissant après un coup de frein trop tardif. Autour de l'accident, tout un attroupement s'agitait. En contemplant la carrosserie du véhicule complètement broyée, un froid glacial supplémentaire a parcouru mon corps. J'ai bien vu que personne n'était blessé. Pourtant, cette image bien réelle offrait un tableau inédit, différent d'un crash dans un film. Un embouteillage s'était formé aussitôt. Derrière le bus, les voitures étaient coincées. Une tentative collective de marche arrière venait de se mettre en place, pendant que le chauffeur et l'automobiliste rédigeaient un constat. Ça klaxonnait, ça patinait et il y avait même quelques insultes qui fusaient dans l'air. Pour les enfants, la neige devient un paradis. Pour les adultes, la vie quotidienne se transforme en enfer. Heureusement qu'en moi sommeille encore une âme de petite fille, bien que je sois obligée d'accepter avoir grandi. Il est impossible de rester



totallement une gamine. La vie vous frappe et vous rappelle à l'ordre. Il faut travailler pour vivre et non exercer un emploi ou une activité en phase avec notre développement individuel. Quoique certains arrivent à concilier les deux... Pour la société capitaliste, ceci ne représente pas une priorité. L'argent doit entrer, l'argent doit sortir et circuler, égrenant au passage les emprunts pour surconsommer. Personne ne se contente d'économiser pour ensuite s'acheter ce qui lui fait plaisir. Cette façon de procéder est néanmoins porteuse d'une réelle gratification ; une jouissance intègre. En revanche, quand on se retrouve couvert de crédits, à force de s'offrir « des trucs », la vie peut soulever des contraintes insurmontables si un changement brusque intervient du jour au lendemain. Les portes de l'infortune vous tendent les bras, pouvant provoquer une déconfiture plus austère encore...

Plus loin, dans l'avenue principale, le trafic ne semblait plus être perturbé. Du sel avait déjà été dispersé sur la route et les trottoirs. Seules les petites rues subissaient encore l'humeur variable de la saison.

J'ai croisé de jeunes gens qui invitaient les passants à les rejoindre dans leurs jeux. Ils possédaient une sono qui diffusait la musique à fond les graves. Ils s'amusaient à glisser sur la neige, à effectuer des acrobaties. J'ai pris quelques photos pour conserver une trace de cet instant, en refusant toutefois leur proposition de me joindre avec eux. J'ai poursuivi mon chemin jusqu'au métro, direction Montmartre !

Montmartre, quartier romantique, quartier pour les balades en amoureux, quartier rempli de souvenirs. C'était ici que Franck avait fixé notre premier rendez-vous. C'était ici qu'il m'avait séduite puis conquise. Un peu plus loin se trouvait le parc des buttes Chaumont. Cet endroit avait été le théâtre de nos délicieux moments passionnés.

Cette fois-ci, à défaut d'être en compagnie d'un homme galant, j'ai décidé d'entreprendre une visite en solitaire, sur le parcours enneigé.

À côté du funiculaire, les marches qui menaient au Sacré-Cœur s'étaient transformées en piste de luge. Les petits, ainsi que les plus grands, s'en donnaient à cœur joie. Les chutes survenaient fréquemment. Pourtant, ils y recouraient tous vaillamment pour tenter une nouvelle descente. J'ai immortalisé tous ces moments joyeux. Je commençais à prendre goût à la magie photographique. En contemplant toutes les images que j'emmagasinais, je comprenais ce que Franck avait tant aimé dans cet art : ce côté observateur, voyeur, voleur d'intimité. Activer le déclencheur au moment précis et non la seconde suivante qui n'offrirait qu'un mauvais cliché.

Plus l'art est personnel, plus il recèle de richesses. Ainsi, il s'éloigne du bidule à ingurgiter, de l'objet qui ne vivra qu'une durée limitée avant d'être voué à l'oubli.

Après avoir immortalisé le Sacré-Cœur revêtu de son voile immaculé, j'ai souhaité prendre la direction du parc. À partir d'ici, il restait près d'une heure de marche. Il fallait être un peu dérangée pour envisager de parcourir cette distance sous un temps pareil. Au moins, il se trouverait davantage de choses à contempler et tout un tas de comportements humains différents à observer, ai-je pensé.

Il y avait des vendeurs de marrons qui se réchauffaient les mains, à la chaleur du feu se dégageant d'un chariot de supermarché équipé d'un poêle. Un chariot peut-être volé... Et des marchands fuyards qui devaient se cacher à l'apparition du moindre policier. La faute à un travail au noir dont l'État — cette vache à engraisser — ne tire aucun profit...

Lorsque j'ai posé le pied dans le parc, l'impression de siéger au milieu d'un décor de carte postale m'a envahie. J'avais le

sentiment de ne plus résider dans Paris. Un voile clair recouvrait finement les arbres sans en masquer totalement la strate naturellement sombre. Sur les photos que je prenais, le blanc écrasait le reste et tapissait chaque centimètre carré de pelouse ou de gravier. Ce mélange de blancheur et de noirceur donnait une force et un équilibre à l'ensemble, comme pour rappeler cette dualité inéluctable qui dirige nos vies et le monde. Le cliché apportait une réponse : pour compenser le moindre mal, le bien se devait de dominer. L'ensemble des flocons offrait une touche de gris qui masquait les bâtisses en arrière-plan et semblait suggérer que rien n'était ou tout clair ou tout sombre, les deux teintes devaient se compléter pour exister. À la fois nuances tristes, univers mort, mais vrai chef-d'œuvre de composition colorimétrique.

Des enfants se divertissaient sous le regard bienveillant de leurs parents. Les plus grands modelaient des bonshommes de neige, tandis que les plus jeunes observaient la poudreuse blanche sur leurs mains qui s'écrasait et se dissolvait au contact de la peau. Je prenais encore des instantanés de tous ces moments du quotidien.

Certains chemins étaient interdits d'accès. D'autres encore avaient été balisés. Des affichages signalaient un danger potentiel en franchissant la démarcation. Ne pouvant m'aventurer dans les recoins du parc, j'ai décidé de retourner à mon domicile. Cette sortie m'a permis de me sensibiliser à la photographie. Peut-être y en aurait-il quelques-unes de réussies ? À défaut, je m'étais au moins divertie, sans trop ressasser le passé.

Une fois au chaud, j'ai transféré toutes les images sur ma tablette. Une à une, je les regardais avec attention et effaçais celles qui me semblaient mauvaises, ratées ou floues. Je constatais qu'il me restait énormément de choses à apprendre. De toute évidence, je n'étais pas une pro.

Pour Noël, j'ai envoyé un courriel à Franck. Je lui ai souhaité de passer de bonnes fêtes en famille. En cette période, il se rendait généralement chez ses parents, accompagné de son fils. Je n'ai reçu aucune réponse, une nouvelle fois. Il n'a pas même éprouvé la nécessité de me remercier, alors que les années précédentes nous avions échangé des politesses mesurées. Depuis que Franck me savait en France, il se comportait comme s'il cherchait à s'imperméabiliser de toutes tentatives d'intrusions dans sa vie privée. Sylwia jouait certainement un rôle dans cette prise de distance. Je devais l'oublier, ne plus lui écrire. Lorsque j'avais souhaité me distancier de lui, c'était moi qui étais restée muette et injoignable. Ce n'était qu'un juste retour des choses. Je pouvais désormais comprendre qu'il avait souffert de mon changement d'attitude à son égard. Bien triste espoir d'envisager la reconquête d'un ex que l'on a volontairement abandonné et qui s'est retrouvé le cœur meurtri !

J'ai reçu des nouvelles de Franck courant janvier. Il m'a souhaité une bonne année et m'a confié que son histoire avec Sylwia avait pris fin quelques jours avant Noël. Ma prise de contact persistante avait précipité leur rupture et fait resurgir en lui le désir de me voir. Il s'interrogeait sur le fait qu'il éprouvait peut-être des sentiments pour moi. Il m'a demandé si je voulais toujours le rencontrer. À la lecture de ce message, je ne savais quoi lui répondre, lui qui m'avait opposé un mur d'indifférence. J'avais commencé à envisager de me construire différemment. Désormais, il se manifestait.

Avant de lui écrire, j'ai préféré en discuter avec mes collègues de travail. Elles avaient des avis assez partagés. Elles me recommandaient de l'ignorer ou bien de le faire mijoter de la même façon qu'il s'était comporté avec moi. Une autre m'a

conseillé de foncer, prétendant que ma chance se cachait peut-être derrière ce rencard. Elles étaient toutes aussi perdues que moi. Finalement, elles ne m'ont pas été d'un grand secours. Depuis mon arrivée en France, je n'avais eu personne dans ma vie. Je ne pensais qu'à lui. Alors, j'ai accepté que l'on se rencontre. Dans son prochain message, il m'a proposé un dîner au restaurant. Il m'a avoué qu'il souhaitait « éclaircir la situation entre nous ». Je n'ai pas aimé cette phrase. Que devrions-nous éclaircir ? Se plairait-on toujours ? La magie opérerait-elle encore ? Je sentais que ce dessein n'augurait rien de bon. Cependant, c'était là l'occasion pour tenter de le reconquérir. Je ne pouvais passer à côté d'une telle chance.

Franck m'a fixé un rendez-vous pour le vendredi qui venait : dix-neuf heures à la station de métro George V ; en plein milieu de l'avenue des Champs-Élysées... Étant donné le luxe percutant de ce quartier, je me demandais dans quel genre d'endroit il avait décidé de m'emmener.

Je suis arrivée avec dix minutes de retard. Juste en face de la sortie, debout, Franck patientait et observait passivement les passants. À mon apparition, un sourire a illuminé son visage. Il a levé un bras. Pensait-il que je ne l'avais pas reconnu ou remarqué ? Mon regard s'était instinctivement accroché au sien, au milieu de la marée humaine. Il n'avait pas changé. Ses cheveux étaient toujours coupés court. Ceux-ci commençaient désormais à s'éclaircir sur les côtés. Il était habillé d'une façon simple et élégante. Il portait des derbys marron, un jean délavé et un blouson gris anthracite. Ses deux mains avaient trouvé refuge dans les poches latérales dudit blouson. Moi j'étais vêtue d'une façon un peu plus sophistiquée pour la saison. Je portais un manteau noir qui descendait jusqu'à mi-cuisse, au-dessous se cachait une robe pull hivernale à manches longues extrêmement moulante. Mes

jambes étaient recouvertes d'un collant polaire bruni et mes pieds de souliers à talons aiguilles.

Je me suis approchée de lui, le sourire jusqu'aux oreilles. Il m'a contemplée des pieds à la tête. Après un rapide bonjour, il a prononcé sa première phrase : « Tu es toujours aussi élégante ». Puis, il m'a gratifiée d'une bise sur chaque joue. Il me trouvait changée, devenue une vraie femme. Mes traits lui plaisaient davantage. Selon lui, l'âge m'avait embellie. Je l'ai remercié pour les compliments. J'ai attrapé son bras droit et l'ai étreint. J'observais Franck. Physiquement, lui aussi s'était arrangé. Il ne portait plus de barbichette. Il avait suivi mon conseil, car je lui avais suggéré de la couper. Je trouvais que ce look plus primaire lui conférait un charme supplémentaire, indéniable. Je voulais me jeter sur lui pour croquer ses lèvres. Je me suis retenue.

Enfin, ses bras m'enlaçaient. La soirée s'annonçait exquise.

Je lui ai demandé si le restaurant se situait à côté.

« Pas loin, mais nous sommes en avance », m'a-t-il répondu.

Il pensait que je serais arrivée avec du retard. Je l'avais habitué à plus de dix minutes d'attente et j'ai perçu son étonnement. Nous devons patienter un peu. La réservation était prévue pour vingt heures. J'étais ravie de ce laps de temps supplémentaire avant d'aller dîner. J'étais blottie contre son bras. Je m'y accrochais avec ferveur, comme si j'avais peur de le perdre. Malgré le froid hivernal, je me sentais bien, privilégiée. L'impression que j'allais revivre m'a submergée.

Depuis des années, je n'avais pas éprouvé ce sentiment d'euphorie. Le plaisir de côtoyer cet homme et pas un autre. Celui qui engendre la différence. Ces dernières années, de nombreux compagnons se sont tenus autour de moi. Pourtant, il manquait cette lueur dans mes yeux, cette étincelle

magique qui rend heureux et qui vous bénit d'un regard neuf pour redécouvrir le monde.

Nous sautions au-dessus des flaques gelées, contournions les restes d'amoncellements de neige fondue. Nous rigolions aux éclats. Plus l'ombre d'un doute n'était permise, il incarnait l'idéal qu'il me fallait dans la vie. Je venais de le retrouver depuis seulement cinq minutes et j'étais ressuscitée. À ses côtés, je me métamorphosais de nouveau en une petite fille qui souriait bêtement et qui s'amusait de tout et rien à la fois. Ce monde adulte que je me mettais à haïr, je pouvais me permettre de le laisser temporairement de côté. Grandirais-je petite fille ou adulte frustrée ? Ce soir-là devenait propice aux décisions importantes, celles qui peuvent redessiner les pourtours de l'avenir et de ce fait, modifier le restant de la vie. Lui, que voulait-il éclaircir ?

Nous avons quitté l'avenue des Champs-Élysées pour une ruelle à sens unique. Elle nous a conduits devant un restaurant asiatique entouré de deux bâtiments modernes. L'entrée était accueillante et élégante. Elle nous conviait à dépasser le seuil en passant sous une petite *paijfang*, sorte d'arche traditionnelle chinoise, gardée à droite et à gauche par deux têtes de dragon. Tout était éclairé par des lumières jaunes et bleues qui aimantaient les yeux. L'invitation s'exposait clairement : derrière cette porte, un dépaysement attendait les visiteurs. Et quelle surprise ! Il s'agissait d'un immense aquarium plat et vitré, illuminé de tous les côtés.

Une table était réservée à notre attention. Un garçon nous y a accompagnés. Le restaurant semblait particulièrement prisé. Je ne distinguais aucune place libre.

J'ai avancé timidement sur les premiers carreaux de verre. J'avais l'impression de marcher au-dessus de l'eau. Les poissons brillaient. Ils reflétaient les différentes sources de lumières bleutées.

Franck a enlevé son manteau. J'ai découvert qu'il portait un pull en cachemire. J'adore la douceur de cette matière et Franck semblait se l'être rappelé. Il avait fait très fort en puisant dans ses souvenirs. Il n'avait plus la barbichette. Il m'amenait manger asiatique dans un cadre des plus envoûtants, avec tous ces vertébrés dont j'apprécie la sensibilité du signe astrologique. De plus, ce vêtement chaud me remémorait ma première visite en France. Il portait un pull semblable le jour où il m'avait offert des fleurs. Un énorme bouquet de roses blanches et rouges. Ce jour-là, il avait pourtant fait beau temps, quoique plutôt instable en raison d'une brise légère. Franck n'avait pas voulu risquer de prendre froid. Nous étions allés manger aussi dans un restaurant ce soir-là, un japonais. Après le repas, je m'étais blottie dans ses bras. J'avais pu apprécier toute la finesse du tricot. Je n'avais pu m'arrêter de le caresser. Il était si doux et si chaud ! Il épousait parfaitement son corps et faisait ressortir ses pectoraux. Bien qu'il soit mince, je pouvais de nouveau admirer le galbe de sa poitrine.

La curiosité m'a poussée à lui demander s'il portait le même pull. Franck a laissé échapper un large sourire qui a rayonné de bonté sur son visage. Je suis certaine qu'à ce moment plein de souvenirs lui revenaient d'un coup en mémoire. Il m'a répondu qu'il s'agissait d'un tout autre. Celui qu'il avait mis à cette époque était d'une qualité moindre.

« Celui-là est encore plus chaleureux et toujours aussi doux », a-t-il précisé, comme une invitation à passer mes mains autour de son buste.

Nous n'avions pas encore consulté la carte qu'est arrivée une serveuse pour prendre notre commande. Nous voyant encore indécis, elle s'est éclipsée promptement vers une autre table. Cinq minutes après, elle est revenue. Cette jeune femme n'avait pas l'air heureuse. La tristesse se lisait sur son visage.



Elle n'a décroché aucun sourire et a noté notre repas sur son carnet, tel un robot confiné à cette tâche.

Notre premier plat est arrivé rapidement, accompagné d'une bouteille de rosé. J'appréciais le bruissement de l'eau qui s'écoulait de quelques proches fontaines. Elles masquaient tièdement les discussions des autres clients. Les tables étaient peu espacées les unes des autres. On pouvait suivre facilement les conversations de nos voisins. J'observais de gros poissons rouges passer sous mes pieds, des carpes et diverses tortues dans un bassin à côté. Je n'avais jamais mangé en compagnie de tant de spécimens aquatiques. Il y en avait un qui m'intéressait principalement. Il se trouvait en face de moi, Franck ! Quel type de poisson pouvait-il être ? Un requin ? Non, certainement pas. Un dauphin ? Un petit poisson rouge ? Un piranha ? Nooon ! Je savais ceux qui ne lui ressemblaient en rien, mais impossible d'identifier l'espèce qui lui correspondait le mieux. Franck, sans un mot, souriait en m'observant. Mon regard plongeait dans le sien. Il continuait de me dévisager, la tête sur ses mains, les coudes sur la table, comme fasciné. J'ai cligné plusieurs fois des yeux et l'ai prié de m'expliquer ce qui lui arrivait.

« Tu n'as pas changé... Tu es comme une petite fille. »

Je lui ai demandé de m'expliquer la raison pour laquelle il pensait cela.

Il m'a répondu qu'il me trouvait tout agitée : j'examinais de tous les côtés, je contemplais chaque poisson, j'agissais comme une enfant, paraît-il.

« Tu es merveilleuse. Reste toujours comme ça ! », a-t-il précisé.

Franck m'a rempli un nouveau verre de vin et, l'air de rien, m'a interrogée sur un point très indiscret : « Avec combien d'hommes as-tu couché depuis notre séparation ? »

La question vous foudroie sur place. Que lui répondre ? J'ai préféré habilement lui retourner la question pour éviter de me retrouver dans une situation gênante.

Franck m'a raconté brièvement qu'il avait fréquenté deux femmes avant de rencontrer Sylwia. Ce qui l'amenait à trois compagnes. Je ne pouvais me résoudre à lui dire que j'avais dû connaître une bonne vingtaine de garçons. Il aurait perçu une très mauvaise image de moi. De plus, ces relations n'avaient pas eu la moindre importance, mis à part une ou deux.

« Écoute Franck, je préfère ne pas te répondre. Ne le prends pas mal, mais je n'ai fait que de mauvaises rencontres. Des hommes ont profité de moi, m'ont fait croire qu'ils m'aimaient. Je me suis fait beaucoup avoir. Leur nombre n'a pas d'importance. Ce qui compte c'est maintenant, c'est nous, c'est le présent, nos retrouvailles, n'est-ce pas ? »

Franck a secoué la tête sur lui-même, tel un ressort se dandinant. Son regard se perdait dans le vide, vers le milieu de la table.

« Tu me trouves mauvaise, maintenant ? », lui ai-je demandé.

Franck m'a regardée avec de grands yeux : « Mauvaise ? Pourquoi te trouverais-je mauvaise ? Je suis juste déçu de cette réponse qui cache quelque chose de peu glorieux. J'aurais préféré ne pas l'apprendre.

– Alors, pourquoi me l'avoir demandé ? On s'est connus, on s'est éloignés, j'ai fait ma vie et tu as fait la tienne. Voilà ! Nos histoires sont finies et n'ont pas marché. On en est là aujourd'hui. Si tu venais de me rencontrer, tu n'aurais jamais posé cette question et même tu te moquerais de la réponse. Tu ne penserais qu'à nous et à l'avenir possible. Ne me juge pas mal, je t'en prie.

– Tu sais Sveta, tu m'as beaucoup déçu lorsque tu m'as éjecté de ta vie. Je t'aimais, je te désirais à mes côtés...

– Mais j'étais jeune et bien naïve, encore immature, lui ai-je répondu.

– La jeunesse n'excuse pas tout. Des femmes sont très sérieuses à vingt ans. Toi, tu m'as fui.

– Je suis désolée. Je ne voulais pas que tu souffres. Si ça se trouve, on ne serait même plus ensemble. J'ai vécu et je sais ce que je ne veux plus.

– Moi, je sais ce que je veux.

– Moi aussi, je le sais maintenant ! », ai-je clos la conversation.

Franck terminait son canard au basilic. Il avait l'air soucieux et déçu.

En dessert, nous avons pris une coupe de fruits exotiques. L'assiette était copieuse et délicieuse. Franck, doucement, m'interrogeait de nouveau. Il me questionnait sur mon travail actuel, sur les nouveaux garçons que j'avais pu rencontrer depuis mon arrivée. Sur ce point, je l'ai rassuré en lui expliquant que je pensais surtout à lui et à ce que j'avais vécu lors de mon premier séjour. Bien que ma réponse l'ait étonné, son sourire avait l'air de se redessiner.

Au moment de l'addition, j'ai proposé de régler la facture. Franck a refusé avec insistance et a donné sa carte bancaire à la serveuse qui est ensuite revenue avec le terminal de paiement électronique et portable.

À l'extérieur, Franck m'a serré la main. Nous avons marché comme deux amoureux le long de l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à la place de la Concorde. Il semblait avoir mis de côté notre conversation du dîner. Il m'a interrogée encore sur ma vie actuelle et mon travail, puis il m'a posé des questions sur ma sœur et mes parents. Il m'a parlé de sa famille et de son fils qui lui procurait une immense fierté.

Arrivés sur la place, il m'a proposé de prendre le métro jusqu'à Montparnasse. J'ai accepté. Je commençais

sérieusement à me demander s'il allait se décider à m'offrir un baiser. Le premier baiser est certainement le plus délicat à donner, mais là, il me savait déjà acquise et conquise. Je ne voyais aucune raison à ce qu'il se montre timide. Nous avions déjà partagé cette douceur par le passé.

À cette heure très tardive, le métro circulait pratiquement à vide. Il n'y avait aucune nuisance. Nous nous sommes installés dans un coin banquette et j'ai collé ma tête contre son épaule. Franck me caressait une paume et sa seconde main s'emmêlait dans les fils de ma chevelure d'or. Un doux moment plein de sensualité comme je les apprécie grandement. Sans même l'observer, je sentais sur moi son lourd regard. Il me semblait inquiet, interrogateur, égaré. J'appréhendais la fin de la soirée. Devais-je moi-même anticiper le baiser ? Franck n'était pourtant pas si emprunté... Cependant, il méditait mes paroles. J'étais collée contre lui, nos mains jumelées et lui restait en retrait.

J'ai tourné la tête vers lui. « Franck, m'aimes-tu toujours ? Même juste un peu ? »

Franck a ouvert la bouche. Seulement, aucune syllabe n'en est sortie. Pas un mot. Aucun décibel. Il a refermé le bec, a pris une profonde inspiration et s'est mis à articuler lentement, comme submergé par une certaine tristesse empreinte de nostalgie.

« Je t'ai aimée... Sincèrement. Mais tu ne m'as pas écouté à ce moment. Maintenant les années ont passé, j'ai aimé une autre femme... de tout mon cœur. J'avais même commencé à croire que c'était la bonne. Qu'est-ce qui me garantit que tu ne vas pas repartir et me laisser seul, encore plus misérable que je ne le suis ? »

Je me suis décollée de lui, pour d'un bond sauter vers ses lèvres. J'ai tiré dessus, je désirais les avaler. Je les voulais tout entières, rien qu'à moi.

Je me suis calmée et l'ai regardé dans les yeux. « Je veux qu'on essaie, Franck. J'ai changé, j'ai mûri. Donne-moi une chance.

– Je ne te promets rien. Je ne sais pas si mes sentiments peuvent revenir.

– Aujourd'hui, je sais que j'ai fait une erreur. »

Je l'ai embrassé de nouveau et nous nous sommes abandonnés totalement à cet échange de salive. On devait nous épier, nous regarder d'un œil dégoûté. Néanmoins, je me sentais bien, seule au monde, seule avec l'homme auprès duquel je désirais vivre. L'amour fait oublier tout ce qu'il y a autour. Plus rien n'avait d'importance que nos seules lèvres qui s'unissaient et nos langues qui s'immisçaient intimement dans la propriété de l'autre.

Nous avons marché jusqu'à mon chez-moi, main dans la main. Franck gardait toujours ce comportement un peu distant, en parlant peu. Je lui ai demandé ce qui s'était passé avec Sylwia pour qu'ils se séparent. Franck a soufflé profondément, donnant l'impression que cette rupture trouvait son origine dans une chose qu'il n'avait jamais souhaitée. Je voulais comprendre pourquoi leur histoire était morte.

« On ne pouvait pas avoir d'enfant. Nous avons essayé plusieurs fois et nous n'étions finalement pas compatibles. Il nous est impossible de faire un enfant tous les deux... Ce qui ne fonctionne pas avec moi fonctionnera avec un autre homme. Ce sont les avis de plusieurs médecins.

– Pourtant, tu as déjà un enfant.

– Oui, c'est vrai. Mais il semble que ce soit un problème de fertilité très rare. Son organisme n'est pas en cause et parfaitement sain. Nous avons fait plein de tests et c'est ce qu'il en ressort.

– J'ignorais qu'on pouvait être incompatibles...

– Moi aussi avant que nous soyons confrontés à cette réalité. Sylwia aime beaucoup mon fils, tu sais. Mais elle désire aussi un enfant à elle. Elle voulait qu'on forme une vraie famille et pas seulement qu'on serve de famille à un enfant qui réclamerait tour à tour sa mère puis son père.

– Je vois », ai-je dit.

Franck m'a souri délicatement, puis il a poursuivi : « Oui, mais ce n'est pas tout... D'une certaine manière, tu es intervenue dans ma relation en insistant pour me voir. Sylwia lisait tous tes messages. Elle avait compris ce que tu voulais et c'est elle qui a rompu pour me pousser vers toi. De cette façon, elle pouvait se sentir libre de bâtir une famille avec un autre homme qu'elle pourrait rencontrer... »

Je me suis arrêtée de marcher et j'ai regardé Franck plus longuement en m'excusant : « Je suis vraiment désolée pour tout ça.

– C'est la vie... », a-t-il répondu, avec un grand sourire masquant sa tristesse. Ses yeux brillaient, sa voix tremblait, comme s'il voulait pleurer. Je me suis sentie très gênée, me suis tue et me suis remise à avancer, la tête basse.

Nous avons parcouru dans le silence ce qui restait de distance jusqu'à mon appartement.

« Voilà, nous y sommes », m'a dit Franck.

J'ai levé la tête et j'ai soupiré.

« Oui, nous y sommes... », ai-je répondu.

Je regardais Franck. Je savais qu'il contenait en lui une certaine forme de douleur, une déception affective et que j'en étais en partie la cause. Cette femme qu'il avait aimée « de tout son cœur » souffrait elle aussi. Je la plaignais, au fond de moi. En revanche, je remerciais le ciel de m'offrir cette occasion. Une chance unique, une joie égoïste, mais ne dit-on pas que le malheur des uns fait le bonheur des autres ? Ici même, ce soir-là, j'en ai eu la preuve. Le temps a joué à mon avantage. Sans

ce problème de compatibilité au sein de leur couple, j'aurais pu dire adieu à Franck. Il ne m'aurait accordé aucune faveur. Désormais, j'étais devant lui. Encore une fois, égoïstement, j'ai fait décoller mes lèvres vers les siennes.

Après notre baiser, Franck a eu l'impression de revivre une scène du passé. Nous étions immobiles, là, devant la grille du foyer de l'immeuble où je logeais, comme lors de notre toute première fois, quatre ans auparavant. Je l'ai interrogé pour savoir quand nous pourrions nous revoir.

Son visage a esquissé un sourire timide, puis il m'a dit : « C'est comme lors de notre premier baiser. »

En effet, je me souvenais le lui avoir demandé juste après. La suite s'est déroulée d'une façon totalement différente. Au lieu de répondre qu'il souhaitait me retrouver le lendemain, il m'a suggéré qu'il serait probablement plus sage que l'on ne ressorte plus jamais ensemble. Il pensait encore à Sylwia et je l'avais déjà abandonné à deux occasions. Il ne désirait pas souffrir une troisième fois. Je distinguais dans son regard un semblant de tristesse. Des larmes qu'il s'obligeait à garder en lui alourdissaient ses paupières. Certainement qu'il voulait me revoir. Cependant, la prudence lui intimait de ne plus me faire confiance. Lorsque j'avais pris la décision de ne plus lui parler, il m'avait dit que je me comportais comme une femme perdue et changeante, que je ne savais pas ce à quoi j'aspirais réellement. Moi, j'avais surtout le sentiment de ne pas comprendre la vie et les relations humaines. Pourquoi tout était-il si compliqué ? Avais-je grandi depuis ou demeurais-je toujours aussi immature ? Pourtant, je sentais qu'au fond de moi cette petite fille qui n'était pas préparée à affronter le monde n'existait plus. Des expériences, des galères et des souffrances m'ont fait évoluer, m'ont rendu plus forte et peut-être plus attentionnée. Que dire à Franck qui ne savait plus ? Cette fois, c'était moi qui me montrais catégorique, c'était moi

qui le voulais dans ma vie. Parfois, la quête amoureuse se présente de cette manière. En amour, on court après une ombre ou un fantôme. Une ombre impossible à attraper ou un fantôme surgi du passé. L'ombre persiste à rester inaccessible. Quant au fantôme, il vous a déjà appartenu. Ce fantôme, je désirais lui insuffler un vent de renouveau. Je souhaitais que tout recommence pour de bon et dans la bonne direction.

Sentant encore Franck hésitant, j'ai mis fin au dialogue à sa place : « Je sais que la vie est dure. Moi aussi j'ai souffert ces dernières années, mais la vie doit continuer. Quand tu sauras, tu n'auras qu'à m'appeler pour me dire ce que tu envisages avec moi. »

Sans lui dire au revoir ni tenter de l'embrasser une dernière fois, j'ai détourné mon regard du sien, ai claqué derrière moi la grille de la courette et me suis enfoncée d'un pas assuré dans le foyer. Immédiatement après être entrée, j'ai eu une envie de pleurer en constatant la soirée se finir prématurément. Je ne désirais pas que Franck le remarque. Je voulais qu'il me croie forte, qu'il me voie déterminée et qu'il n'imagine pas qu'il représentait à mes yeux un absolu. Et pourtant, je savais que c'était tout l'inverse. J'avais conscience d'être une femme fragile, extrêmement sensible et que Franck me correspondait parfaitement malgré nos différences. En lui, la part manquante à ma perfection se dissimulait. Un inachevé qui me renvoyait une image laide et imparfaite de moi-même. Mon bonheur ne pouvait être complet qu'avec l'union d'un tel homme.

Une fois dans mon logement, ou devrais-je plutôt dire dans ma chambrette, j'ai regardé tout autour de moi. Voilà donc à quoi se résumait ma vie. Neuf mètres carrés de surface pour vivre et dont entre ces quatre murs rien ne m'appartenait. Un bloc de douche fixé près de la porte d'entrée, un micro-lit collé contre une cloison et un bureau plaqué contre la fenêtre. Il ne manquait plus que d'ajouter des barreaux devant la vitre



pour parachever cette vision désolante qui m'assaillait. Je n'étais pas heureuse. Rien n'allait comme je l'aurais voulu. Ma vie même m'appartenait-elle ?

Je vivais déjà depuis quatre mois en France. Quatre mois que je tournais en rond. Cette escapade s'était trouvée être la première qui m'avait réellement comblée. Et encore, je n'avais eu aucun contrôle sur la tournure des événements. Même la soirée s'était achevée lamentablement.

Je me suis déshabillée, j'ai pris une douche, puis je me suis couchée.

Le lendemain, la mélancolie me gagnait. Le fait de retrouver Franck m'avait totalement abattue. Tout n'avait tenu qu'à un mot. Si Franck m'avait dit oui, s'il avait voulu me revoir, j'aurais débordé d'énergie. Il m'avait répondu par la négative et pensait que ce serait mieux ainsi. Devoir s'oublier... Un grand merci à la vie pour sa générosité...

J'ai allumé ma tablette pour consulter mes courriels. Aucun message. J'expérimentais le parfait isolement à Paris. J'ai lancé *Skype* et ma sœur était là. Il n'y avait guère que ma sœur qui se connectait régulièrement sur le logiciel. Je me suis mise en ligne et nous avons discuté en visioconférence. Cet échange me soulageait. J'avais l'illusion d'être un peu moins à l'écart. Je lui ai raconté ma soirée et elle se sentait désolée que tout ait dérapé. Elle m'a souhaité de trouver le bonheur. Naturellement, je l'ai remerciée. Toutefois, ces mots sonnent comme des banalités, des paroles que tout le monde prononce dans ces moments là. Face à la réalité, ces mots sont impuissants. Ma sœur m'a annoncé qu'elle était enceinte de cinq semaines. Je l'ai félicitée, réconfortée à l'idée que sa vie prenne un chemin différent de la mienne. Elle se construisait, elle semblait heureuse. J'ai senti un poids supplémentaire m'envahir, un crève-cœur inexplicable, comme un coup de massue sur la tête qui écrasait un peu plus ma triste existence.

Pourtant, je ne me considérais nullement en compétition. J'étais réellement ravie pour elle. Mais peut-être ma douleur impromptue résidait-elle dans le fait que je sois plus âgée qu'elle ?

On a frappé à ma porte. Je suis allée ouvrir. Il s'agissait de ma voisine Corina. Elle est tombée dans mes bras et s'est mise à pleurer. Son Français venait de la plaquer... Il l'avait abandonnée par SMS comme on excrète une crotte dans une cuvette. Ah, le lâche !

Je repensais encore une fois à Franck. Je m'étais comportée d'une façon analogue la première fois. Ensuite, il avait insisté pour que l'on se vît et je lui avais dit les choses en face, comme une grande. Puis, j'ai sangloté et j'ai regretté de l'avoir quitté, comme une sotte.

J'ai essayé de reconforter Corina et je lui ai présenté ma sœur cadette. Elles se sont saluées en vidéo. Par la suite, ma sœur s'est déconnectée et je suis restée avec ma voisine. Je lui ai fait part de ma propre expérience. Je n'ai pu que lui conseiller de le rencontrer pour obtenir des explications. Elle ne le souhaitait pas. Il lui avait déjà dit vouloir la quitter... Il fréquentait une autre femme. Corina était tellement attachée qu'elle s'était donnée davantage à lui, dans le vain espoir qu'il oubliât son amante. Quelle plus belle preuve d'un amour enflammé ? Cet homme venait d'arrêter un choix : il préférerait la nouvelle compagne. La gentillesse et l'altruisme ne sont que rarement récompensés dans une relation. Plus vous vous accrochez et plus l'autre s'éloignera. Plus vous montrerez de générosité et plus on vous prendra pour une truffe en retour. Corina découvrait la vive douleur amoureuse, celle par laquelle nous devons tous passer pour ensuite apprécier et permettre l'éclosion d'une belle union. C'est seulement après avoir enduré une telle épreuve que l'on acquiert l'état d'esprit qui permet de savourer le bonheur d'une vie à deux. Néanmoins,

elle pouvait rendre grâce au ciel de faire l'expérience de cette déception à vingt ans. Jeune, on guérit vite. Il était évident qu'elle ne le méritait pas, hélas ! Désormais, elle le détestera, le haïra même. Dans les bras d'un autre, elle l'oubliera sans remords. Elle s'assurera que son nouveau soupirant a déjà été blessé et qu'il se sent prêt à reconstruire avec une compagne sincère. Moi, j'ai connu ce genre de désarroi un peu plus tardivement et voilà les déboires dans lesquels je m'enlisais. En m'apitoyant sur mon sort, je songeais à mon passé resté en Russie.

#### 4. INTERLUDE EN RUSSIE

Lorsque ma relation avec Franck avait débuté en France, il m'avait interrogée pour connaître mes intentions dans le futur. Il m'avait demandé si je désirais rester après l'été. Je pouvais entamer des études. J'hésitais. Néanmoins, j'avais préféré lui expliquer que les enseignements français et russes n'ont pas le même niveau d'équivalence lorsqu'on souhaite poursuivre des études à l'étranger. En conséquence et pour ne pas me retrouver sans rien, il était primordial de terminer ma cinquième et dernière année en Russie. Une fois mon diplôme en poche, il m'aurait été possible d'aller dans un établissement français. Mes cinq années correspondaient en France au niveau de la licence. J'aurais pu candidater pour suivre un cursus dans un master. Cette idée me plaisait. Nous avons alors décidé que je viendrais l'année suivante, pour la rentrée de septembre.

Après mon retour dans mon pays d'origine, plus les semaines passaient et plus ce projet commençait à me poser un souci financier. Mon épargne s'était rapidement dilapidée. Il me restait à peine un mois de salaire de ce que j'avais gagné à Paris. Ici, l'argent disparaissait plus ou moins lentement. En France, tout serait vite parti en fumée. Je me sentais mal de demander à mes parents de m'offrir une seconde fois le voyage et de me fournir les moyens de ma subsistance. J'avais préféré différer ce projet d'études, à contrecœur. Je voulais devenir autonome et ne plus dépendre de quelqu'un, quand bien même il s'agirait de ma famille. Franck arrivait à le

comprendre. Pourtant, l'idée d'attendre au moins une année de plus lui paraissait difficile à accepter. Et là, je me suis rendu compte que la distance ne facilitait en rien nos rapports.

Dans un de ses courriels, Franck m'avait dit que si je ne venais pas à Paris alors la France accourrait jusqu'à moi ; il s'envolerait pour Irkoutsk dès qu'il aurait des moyens financiers suffisants pour venir me kidnapper et me mettre dans sa valise ! Tels avaient été ses propres mots. Cette phrase m'avait amusée. Je voulais voir s'il se comporterait d'une façon aussi hardie. Par contre, je n'allais pas lui laisser l'occasion de me prouver son tempérament... La distance et l'absence sont de véritables tue-l'amour. On essaie de s'accrocher, de résister, on espère en vain des choses... Alors que la génétique reproductive vous pousse naturellement vers des personnes plus proches et disponibles. Impossible de lutter indéfiniment. Au-delà de trois mois, une telle volonté relève déjà du miracle. Soit c'est pour le mieux et dans ce cas tout finit par s'harmoniser, même si ce changement malmène une âme. Mais avec le temps, on se remet de tout ! L'endurance humaine permet de triompher constamment d'une blessure ou d'un échec. Soit c'est pour le pire et dans ce cas il est trop tard. Un choix décidé, un acte se produit. Le temps va son chemin au rythme d'un jeu de hasard : on retourne les cartes ou on lance les dés sans savoir ce qui nous tombera sur le coin de la gueule. Au fil des jours, je constaterais que ma décision se révélerait la mauvaise pioche, la banqueroute totale. Je devrais repartir de zéro.

Quand je ressentais l'absence de Franck, je pensais qu'il ne s'agissait que de solitude, un état d'esprit transitoire et qui s'estomperait rapidement. Faux ! Le besoin de sa présence était sans cesse accentué. J'avais supposé ne pas être tombée trop amoureuse de lui. À la place, j'identifiais l'origine de tous mes troubles.

« Loin des yeux, loin du cœur », cette expression est totalement fautive. Cet éloignement attestait de l'effet inverse. Mes sentiments venaient de se révéler en mon for intérieur.

Je me demandais constamment de quelle façon il passait ses journées, qui il voyait ou qui il fréquentait. J'avais craint qu'il ne fit connaissance avec une autre femme et qu'il sorte quelque part avec une de ses amies me rendait affreusement jalouse. Il y avait en moi une torture psychologique qui me triturait le cerveau dans tous les sens. Lorsqu'il me téléphonait, je me sentais comme sur un petit nuage. Plus encore lorsqu'il appelait au moment où je m'y attendais le moins. La même chose se passait quand je lisais mes courriels et que je m'apercevais d'un nouveau message qui émanait de lui. Je devenais heureuse et toutes mes pensées négatives s'envolaient en moins d'une seconde.

Cette euphorie apparaissait néfaste pour mes études. Je n'arrivais plus à me concentrer pour travailler sur mes devoirs. Je ressentais des difficultés pour potasser et retenir mes leçons. Si j'avais continué sur cette lancée, j'aurais raté mon année. Pour obtenir mon diplôme, Franck devait sortir de ma tête. La solution semblait simple : me rendre moins présente pour lui et passer plus de temps avec mes copines. J'étais persuadée que mettre un peu de distance entre nous m'aiderait. Par chance, Franck ne me harcelait pas quand je mettais un mois à répondre à ses courriels. Certainement, la tension psychologique existait pour lui aussi. Ce silence ne pouvait que nous faire du bien à tous les deux.

Ce procédé marchait très bien, et même trop bien... Je ne pouvais néanmoins pas refuser tous les coups de fil de Franck qui se raréfiaient puisque je lui avais expliqué que j'étais absorbée et épuisée par mes cours. Il avait facilement réussi à digérer cette semi-absence.

Lui-même était occupé avec des projets de tournages. Il s'essayait au montage virtuel, ce qui lui permettait de ne pas penser constamment à mon absence. Cette nouvelle orientation professionnelle lui laissait entrevoir des perspectives de collaborations inédites et intéressantes avec son ami.

**Vous venez de lire  
les trois premiers chapitres**

du roman

*Tout reste à faire*

Pour découvrir la suite,  
vous devez vous procurer la version intégrale.